

Virginia Woolf
a encore frappé

Collection Fiction

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

L'Uruguayen, Christian Bourgois
Le Bal des folles, Christian Bourgois
La Cité des rars, Belfond
La vie est un tango, J.-E. Hallier/Albin Michel
La Guerre des Pédés, Albin-Michel

NOUVELLE

Une langouste pour deux, Christian Bourgois

THÉÂTRE

aux Éditions Christian Bourgois

La Journée d'une rêveuse
Eva Perón
Loretta Strong
Les quatre Jumelles
La Pyramide
La Tour de la Défense

aux Éditions Persona

Le Frigo

ALBUMS

Copi, Julliard
Les Poulets n'ont pas de chaise, Denoël
Copi, 10/18
Le Dernier Salon où l'on cause, Le Square
Pourquoi j'ai pas une banane, Le Square
Du côté des violés, Le Square
Les Vieilles Putes, Le Square
La Femme assiste, Albin Michel
Kang, Dargaud (en préparation)

© Éditions Persona
ISBN 2-903669-14-7

Copi

Virginia Woolf a encore frappé

nouvelles

Persona

QUOI ?
ZOB ! ZUT !
LOVE !

Ce matin, le lettriste de bandes dessinées Ninu-Nip se réveilla de fort mauvaise humeur, comme s'il avait pressenti son double destin. Il but d'une main tremblante une tasse de thé au jasmin avant de se raser. Il se coupa deux fois le menton. « Il faut que je m'arrête de boire du thé au jasmin », se dit-il, « cela m'énerve ».

Il avait décidé de profiter du déjeuner public des mercredis au mensuel « Hara-Kiri » pour mettre la

main sur le professeur Choron et lui exiger son dû : sept cents bulles à neuf cents francs anciens chacune. On lui avait coupé le téléphone depuis la veille. Le lettriste de bandes dessinées avait appris cet art au Japon, son pays natal. Il était capable d'inventer d'un trait de plume la calligraphie qui s'harmonise au style de n'importe quel dessinateur humoristique. Il se dit qu'il avait un moyen de pression sur le professeur Choron : s'il quittait le journal, les dessinateurs seraient forcés de se dessiner leurs bulles tout seuls, ce dont ils étaient incapables, à moitié analphabètes.

Quand il traversa le boulevard Saint-Germain, il se mit à pleuvoir à verse ; il courut jusqu'à « Hara-Kiri ». En arrivant, son imperméable en tergal était trempé. La porte était ouverte, il n'y avait personne dans l'entrée. Il vit apparaître la tête d'Odile, la femme du professeur Choron, detriète une pile de journaux.

— Où est-ce que vous étiez passé ? lui demanda-t-elle, on vous cherche depuis hier !

Il fut persuadé que Mme Choron le confondait avec un coursier vietnamien de la maison. Il essayait en vain d'obtenir un rendez-vous avec Choron depuis une semaine ; il faisait la queue sur le trottoir avec une foule de créditeurs tous les matins avant qu'Odile lui dise que Choron le recevrait le lendemain.

— Il y a le chèque de votre prix qui vous attend, dit Odile.

— Quel prix ? demanda Ninu-Nip.

— Vous ne savez pas que vous avez reçu le prix des lettristes de bandes dessinées au musée d'Art moderne de New York ? le surprit-elle.

Elle lui tendit plusieurs coupures de journaux. Dans l'une, il y avait même sa photo en haut d'un article signé par Reiser, Al Capp, Wolinski et Sempé, le traitant de génie. Il est vrai que la plupart des dessinateurs humoristiques lui devaient une grande part de leur succès. D'habitude, ils griffonnaient au-dessus de leurs bandes des syllabes comme : Ah ! Hi ! Boom ! ou bien Oh, Oh, Oh, Oh, comme seule indication pour le lettriste. Les plus intelligents écrivaient « oui » et « non », parfois plusieurs fois. Ninu-Nip décryptait le sens du dessin et inventait la légende en tenant compte de la place que le dessinateur avait laissée à cet usage ; souvent il avait été obligé de gommer une partie de la chevelure d'un personnage pour faire place à une bulle comprenant plusieurs phrases. Il avait habitué les dessinateurs, à force de maintes lettres polies de protestation, à laisser de plus en plus de blanc pour les légendes. Chacun s'y plia à sa manière : Al Capp élargit le ciel dans ses décors, de même que la plupart des dessinateurs américains pour qui le problème était moindre, ayant l'habitude des grands espaces ; Reiser les imita, transportant ses personnages en Afrique. Quand il se mit à dessiner des tours et des architectures solaires, il continua à respecter la règle du jeu, laissant des sortes de cheminées d'air pour les légendes. Les dessinateurs à inspiration sémitique comme Wolinski et Copi décidèrent

d'asseoir ou de coucher leurs personnages pour laisser plus de place aux légendes ; ils éliminèrent le décor et le remplacèrent par deux traits de plume qui suggéraient un champ de marguerites, un tapis ou un téléphone. Cabu et Willem, fils de la dernière guerre européenne, surchargeaient de plus en plus leurs légendes ; quand, chez les Américains, elles avaient l'air de nuages, chez eux, elles faisaient penser à des rochers qui pouvaient vous tomber à n'importe quel moment sur la tête, comme des météorites ou des avalanches. Le dessinateur préféré de Ninu-Nip était Sempé, un homme extrêmement poli qui, dès la première lettre recommandée, lui promit d'exiler dorénavant la légende de l'intérieur du dessin et de la mettre en bas de la page ; il tapait lui-même les légendes à la machine selon les instructions que Ninu-Nip lui donnait au téléphone.

Ninu-Nip s'assit sur une pile de journaux et lut le chèque que lui tendait Odile : vingt mille dollars, soit dix millions de centimes ! Il l'encaisserait cet après-midi et il rentrerait demain au Japon. Il était arrivé en Europe en mille neuf cent trente-deux, sur les traces d'un peintre parent de sa mère. Il s'était imaginé Paris comme la capitale de l'Empire occidental. La maîtrise du chant et l'art du pinceau, qu'il considérait identiques, lui ouvrirent les portes des salons parisiens où il aurait brillé en tant que travesti ; son art préféré était le travesti qui unissait en lui l'ombre de l'homme, l'accoutrement de la femme et la voix de l'artiste. Odile et Choron, jeunes mariés, avaient assisté à un de ses happenings

dans un atelier de peintre, rue Quincampoix, en mille neuf cent soixante. Choron rit comme un fou durant tout le spectacle qui n'avait pourtant rien de drôle et lui proposa une place de lettriste dans « Hara-Kiri » naissant.

Odile le sortit de ses souvenirs pour lui dire : — Allons déjeuner, il y a tous les dessinateurs qui vous attendent ! Elle se dit que Ninu-Nip avait pris un coup de vieux cet hiver ; elle l'aida à se mettre debout, il s'appuya sur sa canne et prit Odile par le bras. Ils avancèrent par le couloir en L qui les conduisit à un salon où les dessinateurs avaient l'habitude de travailler ensemble sur une immense table qu'ils avaient dressée en buffet pour l'occasion. Les esquisses des dessins humoristiques traînaient parmi des montagnes de couscous. Dès qu'il entra dans la pièce, tous se mirent à chanter « Ma tonkiki, ma tonkiki, ma Tonkinoise », levant leurs bocks en l'air. C'est ainsi qu'ils appelaient d'habitude Ninu-Nip, faisant allusion à son homosexualité qu'il avait voulue de tous temps discrète. Dans d'autres occasions, il en aurait été gêné ; aujourd'hui, cela lui parut parfaitement accordé aux circonstances d'une fête telle que les dessinateurs humoristiques occidentaux se l'imaginent dans leurs graffiti : extrêmement bruyante. Ils exprimaient un enthousiasme de samourai dans des situations aussi banales que l'ingestion d'un repas en commun. On lui servit une assiette où nageaient une merguez et une côte de porc dans un liquide piquant jaune et on l'abandonna à un bout de la table. Les autres montaient

sur les restes du festin une énorme banane en papier mâché; une jeune fille nue peinte en orange l'enfourcha, posant pour des photos. Ninu-Nip fit une révérence d'adieu et de bénédiction devant chacun d'eux, ils lui répondirent en choeur : « Salut, la Tonkinoise, va t'asseoir sur le Fuji-Yama ! » Il alla à l'entrée baiser la main de Mme Choron. Il lui souhaita toutes les joies du monde dans les années à venir et lui promit de lui envoyer une carte postale du Japon tous les Quatorze-Juillet. Le professeur Choron lui entourra les épaules de son bras et lui dit :

— Ninu, vous n'allez pas nous quitter pour repartir au Japon ! Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ?

— Je vais m'acheter un studio-terrasse en haut d'une tour à Tokyo, lui répondit Ninu-Nip, et je passerai le restant de mes jours à chanter les poèmes anciens en compagnie d'un merle et d'un canari.

— Alors voilà ce que vous allez faire pour nous à Tokyo : vous allez ouvrir une succursale de « Hara-Kiri » là-bas ! Je vous enverrai une fois par mois le matériel par téléx et vous le traduirez en caractères japonais !

L'idée d'être le représentant d'un journal appelé « Hara-Kiri » au Japon lui parut parfaitement révoltante. Le professeur Choron, devinant ses pensées, lui dit :

— Mais le Japon des jardins japonais n'existe plus que dans les tours, Ninu. Restez sur terre, ne vous laissez pas avoir par la vieillesse ! Ninu-Nip prétextera que de toute façon ce travail était au-delà des possibilités de n'importe qui, si jeune fût-il. Ce

n'était pas seulement les légendes qu'il aurait fallu repenser, mais aussi le dessin, notamment l'expression des personnages que les dessinateurs occidentaux organisent autour d'un oeil rond d'étonnement qui, pour les Asiatiques, ne suggère qu'un raisin confit sur un œuf dur. Il aurait fallu, par exemple, transposer les dessins de Wolinski dans la banlieue de Tokyo ; le personnage de Georges aurait eu les yeux bridés et le sourire discret bien qu'il aurait toujours gardé sa casquette et sa baguette. Il aurait fallu en plus trouver des rimes pour les légendes à l'intérieur de chaque bulle, discipline indispensable dans l'art de la bande dessinée orientale ; par ailleurs, chaque légende devait contenir une allusion voilée à Sô-pôso-popôso, la divinité de l'humour nippon.

— Mais vous êtes le mieux placé pour faire ce travail, Ninu, le rassura Choron, ne nous laissez pas tomber comme ça !

— Je vais réfléchir jusqu'à demain, je passerai à onze heures du matin pour vous donner la réponse.

Il courut jusqu'au Crédit Lyonnais vérifier l'authenticité du chèque. Il était bel et bien accredité. Il retira mille francs et alla payer le téléphone ; il s'acheta une portion de salade de soja chez un traiteur place Maubert et remonta les escaliers de sa chambre de bonne rue Guy-de-la-Brosse tout essoufflé, s'appuyant sur sa canne en bambou. Le téléphone sonnait, on lui avait déjà rétabli la ligne. Une voix japonaise qui lui parut venir du fond des temps se présenta comme l'ambassadeur du Japon à Paris et lui dit que l'empereur Hiro-Hito l'avait

sacré Prince Universel de la Poésie Nipponne. Fort ému, il fit cinq révérences avant de racrocher. Ninu-Nip, comme tous les poètes japonais au monde, écrivait une fois par an un vers composé de quatre syllabes à la gloire du Pays du Soleil Levant ; l'empereur choisissait une fois tous les trente-trois ans son poète favori et lui faisait don d'un îlot volcanique sur la côte ouest du Japon. Ninu-Nip, qui ne croyait plus à l'honnêteté de ce concours, continuait néanmoins à écrire les quatre syllabes par an sur un parchemin rose et à les envoyer à l'Empereur. Les dernières syllabes, il s'en souvenait parfaitement, étaient inspirées des bandes dessinées sur lesquelles il travaillait en ce moment. Il avait transcrit en japonais : « Quoi ? Zob, zur, love », des bulles presque courantes, n'ayant pas envie de faire un véritable effort de concentration. L'empereur Hiro-Hito en fut bouleversé et décida de le sacrer Prince des poètes du Soleil Levant ; il lui réserva l'île la plus étendue de l'Archipel des Immortels et il choisit lui-même les deux travestis geishas qui sonnèrent Ninu-Nip du matin au soir dans une baignoire en porcelaine en forme de cygne. Ninu-Nip craignit d'être la victime d'une plaisanterie douteuse d'un des dessinateurs de « Hara-Kiri ». Il composa d'un doigt tremblant le numéro de l'ambassade du Japon. L'ambassadeur lui assura que le lendemain à trois heures, il viendrait le chercher dans sa limousine pour le conduire à Orly ; l'Empereur lui-même l'attendrait à la descente de l'avion à Tokyo. Ninu-Nip mit son vieux kimono de travesti d'avant la

guerre et se regarda dans la lune de l'armoire ; il se dit que les trous des mites ne rendraient que plus imposante son image de vieux poète rentrant de l'exil. Le téléphone sonnait, c'était Odile Choron.

— Ça y est, dit-elle, je viens d'avoir l'ambassade du Japon au téléphone, ils nous donnent à tous des tickets gratuits pour aller à Tokyo !

— Tous qui ? demanda Ninu-Nip, le souffle coupé.

— Nous tous, toute l'équipe de « Hara-Kiri ». Vous êtes content qu'on vienne vous tenir compagnie là-bas ?

L'appareil tomba de ses mains. Il s'imagina la descente de l'avion, l'empereur Hiro-Hito l'attendait au bout d'un tapis rouge entouré de la cour impériale en grand appareil. Il s'imagina lui-même vêtu de son kimono, un éventail en soie rose théatrière lequel il ne laisserait deviner que son regard, dessinant dans l'air du bout de sa canne en bambou les signes du soleil, du crabe et de la musique avant de se prosterner aux pieds de l'Empereur. Il s'imagina le professeur Choron suivi d'une dizaine d'Occidentales d'un âge incertain, les seins peints en vert, chantant « Ma tonkiki, ma Tonkinoise », portant sur leurs têtes une énorme saucisse de Strasbourg qui crevait, éclaboussant de moutarde la cour impériale et le tapis. Les dessinateurs arrivaient les derniers en haut de l'escalier du Boeing. Il s'imagina la tête de chaque dessinateur telle qu'il ne l'avait pressentie que dans ses rêves les plus profonds : le gros Willem, bien loin des profils durs

d'hommes maigres à la Dick Tracy qu'il s'efforçait d'imiter, avait dans la réalité une tête et un corps de blonde germanique qu'il prêtait volontiers aux prostituées de Hambourg. Gébé avait une tête toute en dents qui rappelait les outils carrés et rangés qu'il aimait dessiner à l'infini. Le petit Reiser, avec sa barbe en collier et ses mouvements érectiles, avait l'air d'un renard ou d'un loup du Walt Disney des premières animations. Il s'imagina cette série de monstres venant taper familièrement l'Empereur sur les épaules, il s'imagina Choron ivre-mort embrassant la vieille Impératrice sur la bouche et la faisant rouler par terre, il s'imagina la cour scandalisée, le regard de l'Empereur posé sur son front, et son humiliation. La seule phrase par laquelle il aurait pu justifier tant d'années d'exil : « Quoi ? Zob, zut, love », lui parut superflue, ridicule ; elle ne faisait certainement pas pardonner un demi-siècle de mauvaises fréquentations à Paris.

Le téléphone sonna, le sortant de ses pensées. Il rangea son kimono à sa place, alla décrocher son vieux couteau à pain et se fit Hara-Kiri.

juillet 79

LA MORT D'UN PHOQUE

Glou-Glou Bzz n'est pas un nom banal. Elle était esquimaude, son nom était phonétique, m'expliqua-t-elle accoudée au comptoir de l'Ice-Cream Inn, le seul endroit ouvert par ce froid polaire à Kooon, la ville la plus nordique du Groënland. Je faisais partie du contingent d'Européens venus sauver les bébés phoques des chasseurs canadiens. Je m'étais engagé chez un groupe d'écologistes pour échapper de mon pays, mais ça, personne ne s'en doutait. Ça faisait une éternité que j'avais pas vu une vraie femme. J'en avais jusqu'à la nausée

des phoques et de leurs bébés massacrés sous nos yeux malgré nos protestations plutôt formelles ; la plupart d'entre nous prenait des photos des masses dans l'espoir de les vendre aux grands journaux. Depuis trois ans nous parcourions le Groënland sans le moindre succès : l'idée de sauver la vie d'un bébé phoque paraissait aux aborigènes d'autant plus ridicule qu'ils tuaient leurs propres bébés pour les manger pendant l'hiver. C'est permis dans leur religion, pourvu qu'on laisse en vie l'ainé. Alors, comment les convaincre d'épargner les bébés phoques ? A vrai dire je m'en foutais des histoires de phoques ; c'était pas une vie désagréable à part le manque de sexe, alors là un supplice. D'autant plus que mes compagnons de route (on était six en tout, incluant l'officier Kling, médecin en chef) étaient tous homosexuels et s'arrangeaient pour la chose entre eux, alors que moi j'ai horreur de ça, même au pôle Nord, mais alors, quel morceau de fille ! Pas grosse, immense. Ses yeux bridés et son nez minuscule disparaissaient entre ses joues rondes comme une paire de fesses. Elle souriait de ses petites dents pointues au milieu d'une tonne de viande blanche à peine cachée par une tunique transparente. Et il faisait moins quarante à l'extérieur ! Je me suis dit que ce serait un peu comme coucher avec une baleine blanche, mais c'était à n'en pas douter la seule femme disponible dans ces latitudes. Je lui fis signe de monter dans une chambre, elle me toucha la braguette ; je fus un peu confus ; mes compagnons riaient ouvertement de nous.

L'intérieur de l'Ice-Cream Inn avait la forme d'une prison : des cellules tout autour sur deux étages, appelées des « suites », que les baleiniers de passage louaient à la journée et un feu au milieu du grand living-room central qu'ils appelaient « the inn », autour duquel se tenaient à longueur de journée quelques alcooliques dont moi-même, à boire du gin et à alimenter le feu en bûches, en parlant de tout et de rien, surtout de la civilisation si lointaine.

Nous étions à la fin de l'année quatre-vingt-deux. Nous venions de recevoir l'information du débarquement d'un commando de chasseurs de bébés phoques dans les environs ; mes camarades et moi-même nous nous apprêtâmes à mettre en œuvre un plan qui nous avait plus d'une fois rendu service : nous survolions en hélicoptère les bancs de phoques et nous aspergions les bébés de peinture fluorescente orange pour rendre leur fourrure inutilisable. Ce sont des astuces aussi bêtes que ça qui sont parfois les plus efficaces. Mais le problème suivant était de sauver les bébés phoques des requins attirés par l'orange acidulé de leur fourrure ; et ceux qu'on arrivait à sauver mouraient à la longue, intoxiqués par la peinture indélébile qu'ils n'arrêtaient pas de lécher. Mais, après tout, ce n'était pas notre problème ; on ne peut pas empêcher un bébé phoque de se lécher.

L'idée de se lever à quatre heures du matin pour prendre l'hélicoptère et aller asperger de peinture la colonie des phoques distante d'une centaine de kilomètres (s'ils n'avaient pas eu l'idée de déménager

depuis la dernière tempête), ne me séduisait guère. Mais le boulot c'est le boulot. Il me restait tout de même trois heures de sommeil devant moi, pas suffisantes pour éliminer les deux litres de gin de la journée. En plus il y avait cette bonne femme, Glou-Glou Bzz, que j'avais complètement oubliée et qui continuait à tripoter ma braguette aussi molle qu'un bout de chiffon. Pas possible de bander avec une chose pareille, même si c'est la seule femme au pôle Nord. Je l'écartai et payai mon addition ; je dis au patron : — Réveille-moi à trois heures, Biff (c'était son nom) ; je vais pieuter dans la chambre d'habitude.

Glou-Glou Bzz m'attrapa dans ses bras pensant que j'avais l'intention de monter avec elle. Elle sentait fort la morue et le gin. Elle était costauda mais j'arrivai à m'en débarrasser. J'essayai de rire de l'incident mais un silence de glace nous entourait. Le lieutenant Kling, médecin de notre équipe, vint me prendre par le bras et m'éloigna vers l'escalier qui mène aux étages. Il me murmura à l'oreille : — Que faites-vous, imbécile ? Cette femme que vous venez de malmener est Glou-Glou Bzz, la propriétaire des trois-quarts du Groënland, elle n'a pas l'habitude de se voir refuser ses avances ! Vous mettez en péril notre expédition !

Je lui rétorquai : — C'est mon affaire. Et c'est là que je m'aperçus que j'étais vraiment ivre, j'arrivais à peine à articuler.

— Tenez-vous droit !, m'ordonna le lieutenant Kling, et vous allez honorer Miss Glou-Glou Bzz

comme la B.E.U. (Brigade écologique de l'Unesco) l'attend de l'un de ses membres !

Glou-Glou Bzz s'accrochait déjà à mes genoux. Ils étaient une vingtaine de baleiniers et autant d'esquimaux à rire à gorge déployée de l'incident. Je réussis à me dégager de l'étreinte de Glou-Glou Bzz et montai quelques marches mais elle me rattrapa par un pied ; je roulai me cognant sérieusement la tête contre la balustrade ; mon nez se mit à saigner abondamment. Les baleiniers n'avaient jamais rien vu d'aussi drôle de leur vie, même le lieutenant Kling suffoquait de rire. J'étais étendu sur les dernières marches de l'escalier, appuyé sur un coude, sans réussir à me lever. Glou-Glou Bzz s'éloigna de quelques pas pour savourer son exploit ; on lui tendit un bock de gin qu'elle avala d'une traite avant de se précipiter sur moi et m'ouvrir la braguette avec une telle force qu'elle en fit sauter les boutons. Elle en sortit mon sexe et on déversa dessus le contenu d'une bouteille de gin. J'eus horriblement mal au gland brûlé et aux testicules ; là-dessus Glou-Glou Bzz m'attrapa le sexe entre les dents et y mordit fort, je poussai un hurlement qui couvrit le fou rire de l'assistance. Elle abandonna le membre pour s'attaquer aux testicules qu'elle mâchait comme du chewing-gum. Je ne sais pas quelle âme pieuse vint finalement à mon secours et l'arracha littéralement à mes testicules en entraînant un bout de chair entre les dents. J'arrivais à peine à voir à travers mes larmes mon sexe pissant le sang. Complètement dessoufflé, je souffrais horriblement. Le lieutenant

Kling vint se pencher sur le sexe et me dit : — Ce n'est rien, trois points de suture dans le prépuce et quatre dans le testicule et vous serez un homme neuf !

Ils apportèrent la vieille aiguille et le fil dont on se servait d'habitude pour recoudre la peau du crâne des bébés phoques blessés par les machettes de leurs bourreaux.

Je me mis à hurler, cette fois-ci, de peur. Les baleiniers et les esquimaux s'étaient massés en cercle autour de nous, ils n'entendaient pas perdre une miette du spectacle.

Pendant l'opération je me suis cassé une dent contre le goulot de la bouteille de gin que j'avalais à grandes gorgées ; à chaque fois que je laissais échapper un cri, l'assistance repartait d'un gros rire et le lieutenant Kling, qui tremblait déjà naturellement, me faisait souffrir davantage. Je m'évanouis l'espace peut-être d'une heure, avant qu'on me verse un seau d'eau glacée sur la tête. L'opération était terminée ; à la place du sexe j'avais une grosse courgette criblée de coutures et entourée de sang caillé. On me remit les pantalons après avoir soigneusement enveloppé la courgette d'un cataplasme de sperme de baleine, de mourarde et de miettes de thon, qui me soulagea un peu de ma douleur, bien que je supportais à peine le contact de la toile du pantalon. Au milieu d'un désordre phénoménal (les tables cassées parmi les bouteilles atrosées de confettis) se tenait le lieutenant Kling, le sourcil froncé.

— Enfin debout, me lança-t-il. Deux minutes de

sommeil de plus, et vous auriez été en retard pour votre mission. Vos camarades sont en train de chauffer l'hélicoptère.

Je réussis à balbutier : — Mais mon lieutenant... dans l'état où je me trouve... on ne pourrait pas me remplacer pour une fois ?

Il me siffla : — Après ce que vous avez fait, c'est ça ou le cachot dans un igloo !

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous avez ridiculisé en public Glou-Glou Bzz, la femme la plus puissante du Groënland ! Elle a menacé de nous retirer nos subventions ! Et ce serait non seulement la fin de notre expédition, mais l'holocauste des phoques ! Et tout ça par votre faute !

Je sentis que c'était seulement mon état de misère physique qui l'empêchait de me battre. Et c'était l'homme qui m'avait recousu le prépuce. Qui sait si j'arriverais jamais plus à bander sans souffrir comme un damné !

— C'est votre dernière chance, profitez de votre mission pour fuir, je vous ferai déserteur !, me dit-il en même temps qu'il me tendait une liasse de billets. — C'est votre dernière paye.

— Mais fuir où ? Avec un hélicoptère je n'arriverais jamais à joindre la ville la plus proche !

— Notre corps expéditionnaire a déjà assez fait pour vous ! Et ne croyez pas que j'ignore vos antécédents judiciaires ni la raison pour laquelle vous vous êtes enrôlé dans notre mission !

Je me dis qu'il était inutile de discuter. Demander la protection des baleiniers ? Des repris de jus-

tice à la solde de Glou-Glou Bzz. Et ne songeons même pas à demander de l'aide aux esquimaux ; pour cette peuplade, Glou-Glou Bzz représentait plus qu'une reine.

— Et vous pouvez être reconnaissant à l'Armée de l'Air de l'Unesco de vous faire cadeau d'un hélicoptère, car je sais parfaitement que nous ne le reverrons plus !

Là-dessus il me poussa dehors, sous l'aurore boréale glacée. Mes camarades me fuyaient du regard. Je montai vite dans l'hélicoptère, dont les hélices tournaient déjà. A l'intérieur, un parachute, deux barils de peinture orange, quelques bouteilles de gin et un quart de requin desséché.

— Bonne chance, me lança le lieutenant Kling, aspergez-nous bien d'orange ces bébés phoques ! Vous aurez un camaphée avec le profil de Brigitte Bardot au titre posthume !

La portière de l'hélicoptère claqua, je m'élevai en l'air et je pris la route du Sud.

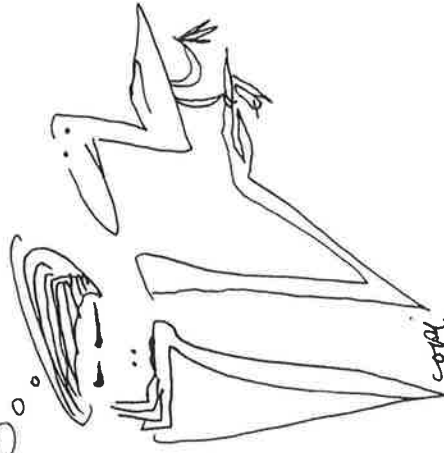
L'aurore boréale me fit oublier bientôt l'atmosphère glacée. J'avais horriblement mal au pénis que je laissai en l'air malgré le froid. Le moteur tousait ; ils avaient rempli le réservoir d'à peine trois ou quatre litres d'essence, pour que je puisse m'éloigner assez de Koon avant d'atterrir sur la neige et périr de froid dans les heures qui suivraient. Ils comptaient récupérer l'hélicoptère après.

Si jamais j'arrivais à dénicher un banc de phoques, même composé de quelques membres déci-

més par les chasseurs, j'aurais de quoi tenir quelques jours en mangeant les vieux phoques, mais l'essence touchait à sa fin et pas de phoque en vue.

Quand, soudain, j'aperçus une forme dans la neige que je pris d'abord pour une cabane, mais à chaque fois que je m'en approchais, elle changeait de place ; si je m'en éloignais, elle restait au même endroit. De quelle sorte de machine ou d'animal pouvait-il s'agir ? Une rafale de vent me précipita tout près d'elle : je m'aperçus qu'il s'agissait de l'ombre de mon hélicoptère sur la neige, juste au moment d'y échouer. Plus une goutte d'essence. Nous étions posés sur un mont de neige qui reflétait les rayons de l'aurore boréale ; dans d'autres circonstances j'aurais trouvé le paysage d'une beauté sublime. Je me demandai si la radio continuait à marcher (Radio Baliniens, la seule radio du pôle Nord). Si, elle marchait. Il était dimanche, ils émettaient la messe en groënlандаis. Je fis le signe de la croix et j'essayai de me souvenir du Notre Père dans notre langue mais sans succès. Je rongai un bout de chocolat et j'avais une sensation de feu tout en m'essuyant les larmes. Mon sexe était devenu violet ; j'en sentais les battements : le début de la gangrène. Je me dis que c'était pas mal comme mort, au moins j'étais seul.

SAUDADE.



LE TRAVESTI ET LE CORBEAU

Le jour où Maria-José se rendit compte de ses pouvoirs, marqua un tournant décisif dans sa vie. Seule survivante d'un accident d'avion, elle se réveilla quinze jours après dans la chambre d'une clinique parisienne. On lui dit qu'elle souffrait d'un traumatisme crânien. On lui avait enlevé la calotte du crâne. Quelques jours plus tard, ils lui vissèrent une autre calotte, en métal cette fois-ci, et ils recousirent au-dessus le cuir chevelu proprement rasé dont les cheveux continuèrent à pousser aussi crépus et drus qu'avant. Maria-José n'en était pas à sa première

expérience chirurgicale. Elle était née dans le Nord-argentín, au centre de la province de Misiones, de sexe masculin, dix-huit ans auparavant et dernier rejeton d'une famille de vingt-cinq frères et sœurs de différents pères. Sa mère mourut en couches. Il fut élevé par son frère aîné qui l'habillait en fille et le prostituait dès l'âge de six ans. Dans la même favela, ils étaient plusieurs dans le même cas. C'étaient les plus petits dans les familles de pauvres : métis d'indiens, noirs, blancs et asiatiques, descendants d'esclaves importés par les Jésuites, plus les aborigènes et les Jésuites eux-mêmes. Le métissage en cascade prévu par les Jésuites depuis six générations donnait à ces enfants une beauté inouïe, en faisant l'objet de convoitise des pédophiles du monde entier. Des charters de vieillards aux rares cheveux teints et aux dentiers étincelants arrivaient de Münich, de Boston, de Vienne à l'aéroport de Misiones, transformé en bordel d'enfants. José-Maria fut vendu à l'âge de quinze ans pour la rondelette somme de cent mille dollars à Louis du Corbeau, un richissime collectionneur d'art de nationalité française. Pour l'occasion, Pedro, le frère aîné de José-Maria, dépensa une bonne part de la dot à émerveiller la favela. Après avoir dansé la macumba toute la nuit, ivre de cachaça et de marijuana, José-Maria fit un dernier pas de samba sur l'escalier de l'avion qui l'éloignerait de Misiones pour toujours. D'autres missions l'attendaient. Louis du Corbeau possédait un petit château dans le Berry, près de la clinique où José-Maria subit son changement en

Maria-José à travers une dizaine de délicates opérations chirurgicales. Pour ses dix-sept ans, elle était transformée en une ravissante créole aux seins pointus, possédant un sexe de femme où Louis du Corbeau arrivait même à introduire son index. Bien que cela ne procurât pas le moindre plaisir à Maria-José. Elle savait sa destinée peu commune et le plaisir qu'elle en tirait était bien au delà du sexe. Elle régnait dans son château du Berry sur une dizaine de domestiques blancs qu'elle martyrisait dans les limites de la loi française. Louis du Corbeau l'adorait à la folie. Il ne lui permettrait pas la sortie du château. Seuls le médecin, qui pratiqua le changement de sexe, et la vieille sœur de Louis du Corbeau, Supérieure des Carmélites dans un cloître voisin et qui ne s'était jamais doutée de l'affaire, étaient autorisés à entrer dans le château. Une fois par semaine, Louis du Corbeau amenait Maria-José dans son avion particulier, qu'il pilotait lui-même, à Paris, où ils restaient passer un ou deux jours à l'hôtel Ritz, place Vendôme. Maria-José, toujours accompagnée de Louis, allait chez les grands fournisseurs des futilités de ce monde où il lui était permis de choisir sans avoir la moindre idée du prix. Il lui arriva de se faire livrer, en une seule journée, toute la collection de chez Dior et la vitrine d'exposition de chez Cartier pour choisir tranquillement dans son château du Berry devant la glace, conseillée par sa belle-sœur carmélite, Anne du Corbeau. Celle-ci était pieusement ravie que son frère ait fait acte de charité, en épousant une fille déshéritée qui avait dans ses veines, à

n'en pas douter, du sang jésuite. Louis du Corbeau lui offrait une fois par mois un dîner chez Maxim's, suivi d'un bal dans les salons du Ritz pour recevoir leurs amis, qui ne fréquentaient jamais chez eux. Maria-José s'aventura à parler de mode avec Saint-Laurent, de cinéma avec Sophia Loren, de politique avec Jackie Onassis. Sa beauté indiscutable se passait de l'intelligence. L'élégance avec laquelle elle portait un corsage entièrement brodé de diamants sous une hermine et une toque en plumes d'oiseau de paradis pour monter les escaliers de l'Opéra, la faisait paraître d'un naturel parfait chez les figurants de la jet society. Lundi dernier, Maria-José s'ennuyait à mourir dans son château du Berry, elle insista pour qu'on fasse un saut à Paris à l'occasion du Quatorze Juillet. Louis du Corbeau, qui détestait la foule parisienne, lui refusa ce caprice. Elle menaça pour la première fois de le quitter. Louis du Corbeau consentit à piloter l'avion jusqu'à Paris, songeant déjà à se débarrasser de ce jeune esclave transformé en moins de trois ans en épouse tyrannique. Mais Maria-José fut plus rapide dans son instinct criminel, ayant sans doute plus de motivations. Elle l'assomma d'un coup de criquet en plein vol et prit sa place au volant de l'avion qu'elle fit s'écraser sur une autoroute, une seconde après avoir sauté sur la plate-bande centrale. Mais le destin fit qu'une voiture venant en sens inverse sorte de l'autoroute pour éviter l'avion et la renverse sur la plate-bande. De là son traumatisme crânien et l'acquisition de ses pouvoirs. Elle ne s'en aperçut pas tout de suite. A peine réveillée, le

premier visage qu'elle vit penché sur le sien fut celui de la Mère Anne du Corbeau, sœur de Louis.

— Tu es veuve, mon pauvre enfant, sanglotait-elle. Que vas-tu devenir seule dans la vie ? Il faut rentrer dans le couvent avec moi ! Maria-José retomba dans un lourd sommeil, le sourire aux lèvres. Elle se réveilla tard dans la nuit. Elle était seule dans sa chambre de clinique, pas un bruit. Elle avait soif. Elle se retourna pour voir s'il y avait une bouteille d'eau sur sa table de chevet ; point de bouteille.

La porte de la chambre s'ouvrit, un verre rempli d'eau, posé sur un plateau, entra tout seul dans la chambre et alla se poser sur la table de chevet. Elle crut à une hallucination due à la fièvre. Elle tendit tout de même la main et prit le verre qui était bien réel. Quant à l'eau fraîche, elle n'en avait jamais bu d'aussi désaltérante. Elle était donc la seule héritière de Louis du Corbeau, propriétaire de la plus complète collection au monde d'art précolombien, sans compter les Rubens et les Géricaults qui tapissaient son château du Berry. Elle se demanda ce qu'elle allait faire de sa fortune. A présent que Louis n'était plus là pour imposer des limites à ses caprices. Continuer à fréquenter le beau monde de chez Maxim's sans Louis ? Elle serait sans doute la veuve la plus convoitée de la jet society mais pour quoi faire ? Pour se trouver un mari aussi riche ? Non, jamais. Mais un amant ? Forcée à pratiquer la sexualité depuis son enfance, elle était totalement frigide, et son changement de sexe n'avait pas arrangé les cho-

ses. Elle considérait son corps comme un marionnettiste considère sa marionnette, objet de fascination et de désir trouble pour le spectateur, mais dont la vraie âme reste dans l'art de jouer des dix doigts du marionnettiste. Ses récents pouvoirs lui semblèrent donc naturels, découlant de la source même de sa personnalité. Elle eut une pensée de sympathie pour Louis du Corbeau ; il allait lui manquer dans les petits détails de la vie quotidienne. Si par exemple il avait toujours été en vie, sa chambre de clinique aurait été remplie de corbeilles de fleurs. Aussitôt, elle vit entrer par la porte une dizaine de vases remplis de superbes gerbes de fleurs qui allèrent se poser d'eux-mêmes autour du lit, claquant contre les dalles du plancher. Elle entendit aussitôt des pas qui s'approchaient dans le couloir. Une infirmière apparût. Elle resta immobile quelques secondes, fascinée par le grand sourire de la jeune femme qui se trouvait dans le coma il y avait à peine une demi-heure. — Vous êtes donc réveillée ? Elle s'approcha pour lui toucher le front. La fièvre avait considérablement baissé. — Mais qui vous a apporté ces fleurs ? Quelqu'un est venu vous rendre visite ? Une main invisible attrapa l'infirmière par les cheveux et la souleva en l'air de cinquante centimètres. Elle poussa un hurlement à réveiller la clinique avant de tomber sur le parquet, se foulant une cheville. La chambre se remplit d'infirmières, Maria-José fit semblant de se rendormir.

Quand tout le monde fut ressorti, emportant les vases, elle s'endormit pour de bon au comble du bonheur. Ils la forcèrent à rester encore trois jours en

clinique, sa récupération soudaine étonnait les médecins. Ils ne comprenaient pas qu'elle se trouve dans une forme de sportif après une trépanation qui avait duré six heures, sans avoir même besoin de calmants. Mais ils ignoraient que Maria-José était une habituée des salles d'opération. Elle se fit une discipline de ne pas montrer ses pouvoirs en public, bien qu'elle s'en servit dans le privé pour s'habiller et même pour se transporter en l'air d'une pièce à l'autre. Elle ne revint jamais dans le Berry, pas plus qu'à Misiones. Elle donna rendez-vous à l'homme d'affaires de Louis du Corbeau au Ritz, qui lui communiqua qu'elle pouvait tirer des chèques jusqu'à cinq cent mille dollars par mois sans toucher à son capital placé aux quatre coins du monde. Elle prit rapidement congé de lui et se trouva pour la première fois seule dans sa suite du Ritz. C'était début août, personne de ses connaissances ne se trouvait à Paris en été. Elle se fit monter à dîner et s'amusa à faire s'écraser une charlotte contre le lustre mais elle s'ennuya bien vite de ce genre de jeux. Elle était consciente de ne rien souhaiter qu'elle ne possédât déjà et le spectacle du monde la laissait plus ou moins indifférente. Il était neuf heures et demie du soir. Paris était vide en ce vendredi quinze août. Elle mit une robe de soie blanche au décolleté brodé de petites perles et elle entra un châle en vigogne légère sur ses épaules. Elle se décida pour des boucles d'oreille en émeraude — de la couleur de ses yeux — et un sac en crocodile blanc, de la couleur de ses sandales en chevreuil. Elle commanda une

voiture avec chauffeur. Le chauffeur était un homme de soixante ans qui fut surpris par la question : — Quel est l'endroit dans Paris où je peux trouver des clients ? — Vous avez déjà essayé le bar du Ritz ? Vous pouvez peut-être trouver mieux au George V. Je vous y emmène ? — Je ne suis pas une putain, c'est moi qui paie ! Le chauffeur se vit jeter au visage une liasse de billets de cinq cents francs. Marcel croyait connaître toutes sortes d'oiseaux rares dans Paris, mais un de cette espèce... — Si ça vous amuse de faire le tour touristique de Paris, je vous y emmène. Je connais les portiers de toutes les boîtes de nuit de Pigalle ! Pigalle ! Maria-José avait rêvé de Pigalle depuis son enfance, dont l'image représentait Paris à plus juste titre que le Ritz ou chez Cartier. Mais Louis du Corbeau lui avait interdit d'y passer, même en voiture. Voici l'occasion rêvée. Marcel, chauffeur de nuit depuis vingt ans, homosexuel lui-même, avait flairé le travesti derrière la riche créole. Il connaissait une boîte de nuit interlope rue des Martyrs, dont le propriétaire était un ancien repris de justice, compagnon de cellule de Marcel. Il était tôt pour « La Cagnotte du Sexe », un endroit où les travestis brésiliens nostalgiques de samba et les autres nostalgiques de danse du ventre venaient se défouler après le dur travail de la nuit. L'entrée sentait la pisse et l'éther. Dans la salle proprement dite un vieux travesti noir ronflait sur une banquette. L'endroit n'était pas vraiment sordide. Dans un angle à côté du bar, une estrade minuscule où les travestis faisaient des mini-spectacles. Loulou,

le propriétaire, baisa la main de Maria-José et les fit asseoir à une table. Maria-José se demanda si elle allait rester longtemps dans cet endroit. Elle se sentait surtout gênée de se trouver assise à côté d'un chauffeur de taxi, si populaire soit Pigalle. On apporta une bouteille de mauvais champagne et on mit du Julio Iglesias au juke-box. Loulou, le patron, s'excusa trois fois du peu d'animation qui régnait à cette heure-ci, mais la clientèle chic ne tarderait pas à arriver. Entre temps, il essaierait de réveiller le travesti noir pour qu'il fasse un numéro de play-back mais le travesti dormait à poings fermés. Maria-José se sentit d'un coup à l'aise, peut-être plus près de son enfance dans la favela des Misiones. Elle et Marcel rirent franchement quand le patron assénait des coups de pied dans le derrière du travesti qui continuait à dormir de plus belle sur la banquette. Il prononça entre deux ronflements : — Patron de mierda ! Maria-José sursauta, elle avait reconnu l'expression et la voix. C'était son frère aîné, Pedro, l'affreux frère qui la prostitua dès sa plus tendre enfance et qui la vendit à Louis du Corbeau. Il était venu grossir le lot des travestis du tiers monde qui fleurissent sur les trottoirs de Pigalle, pour la plupart, de solides gaillards que des médecins bouchers châtraient sommairement et dont on gonflait les seins de paraffine avant de les laisser livrés à eux-mêmes, une seringue d'hormones dans une main et une seringue d'héroïne dans l'autre. Maria-José se demanda si la haine qu'elle ressentait pour son frère Pedro n'était pas pour quelque chose dans son

atroce destinée. Elle possédait peut-être plus de pouvoirs qu'elle soupçonnait. Pourquoi est-ce que de tous les endroits où elle aurait pu aller dans Paris était-elle tombée justement dans celui-ci ? Elle soupçonna Marcel, le chauffeur de taxi, d'être le frère de l'histoire. Non, c'était absurde, comment aurait-il pu connaître la parenté entre ce vieux travesti hideux et la belle Maria-José ? Mais la coïncidence était trop grande, le hasard ne faisait pas aussi bien les choses. La porte du bar s'ouvrit et Louis du Corbeau fit son apparition. Marcel et Loulou se plièrent jusque par terre.

— Je vous abandonne dans les mains de votre frère aîné, c'est là que je vous ai trouvé. Vous pouvez garder vos boucles d'oreille et votre argent de poche. Il se trouvait un couteau à pain sur le bar. Maria-José se concentra dans le désir de le voir s'enfoncer dans le cœur de Louis du Corbeau mais rien ne se produisit. Elle avait perdu ses pouvoirs. Elle passa le restant de sa vie à travailler rue des Martyrs à côté de son frère Pedro et mourut d'une overdose dans les toilettes de « La Cagnotte du Sexe », à l'âge de vingt-deux ans.



LA BARAKA

D'habitude, rue Quincampoix il y avait le choix, mais, ce matin d'août, elle était déserte. Une rafle, je me suis dit. Tant mieux, on est protégés par les flics, nous clients.

J'aperçus une pute au bout de la rue et je m'approchai. Elle était blonde, plutôt vieille. Elle me fit signe d'approcher. J'allumai une cigarette.

— Une cibiche, me dit-elle de l'autre côté de la rue, en claquant des doigts. Je lui lançai une cigarette qui alla tomber à ses pieds dans le caniveau.

Elle alla la ramasser et roula par terre, ivre. D'un geste instinctif, j'allai l'aider. Elle était bien plus vieille que je ne croyais, je réussis à grande peine à l'asseoir sur le bord du trottoir.

— Merci, l'arabe, balbutia-t-elle.

Elle introduisit la gauloise humide du caniveau dans sa bouche édentée et resta là, immobile. Son sac s'était ouvert dans le caniveau, ses affaires étaient trempées. Je ramassai sa carte orange et quelques ordonnances que j'essayai de mon mouchoir avant de les remettre dans le sac et le lui donner. Elle ne donna aucun signe de vie. Je déposai le sac sur ses genoux. J'avais complètement oublié mon excitation de tout à l'heure, je me dis que le mieux à faire c'était d'aller prendre un demi à Strasbourg-Saint-Denis avant de rentrer dans ma banlieue bien sagement, regarder le match à la télé ; j'aurais mis cinquante francs de côté. Ce mois d'août j'ai déjà trop dépensé. Je n'ai envoyé à ma femme que quatre cent cinquante francs pour le dernier trimestre, alors qu'ils m'attendaient cette année en Afrique du Nord pour les vacances d'août, je leur avais même promis d'arriver avec une fortune mais j'ai tout dépensé avec les putes pendant l'hiver. C'est un vice qui m'a pris par habitude, à force de passer dans la rue, car je me promène souvent par là les samedis, j'aime bien le quartier. J'y connais des copains de mon patelin qui me filent parfois un peu de kif.

La vieille grosse blonde n'avait pas bougé, assise sur le trottoir. Si je ne tire pas un coup, je réfléchis,

je ne dormirai pas de la semaine. Et à coup sûr je ne trouverai pas moins cher que ça.

— Combien la passe ?, je lui demandai.

— Je ne vais pas avec les bicots, me répondit-elle. Je retins mon envie de la gifler et m'éloignai, les mains dans les poches. Mais je n'étais pas arrivé au coin de la rue qu'elle me rappelait.

— Ahmed, viens ici !

Je fus surpris qu'elle connaisse mon nom, je revins sur mes pas. — Comment savez-vous que je m'appelle Ahmed ?, mais en même temps que je posais la question je la reconnus : c'était Mme Ada ! Quand j'étais jeune à Agadir j'avais été l'employé d'un couple d'Européens de Casablanca qui passait à Agadir ses vacances d'été. Lui, anglais, était le Major Race et elle, sa femme française, était Mme Ada. Je me souviens de mes premiers frissons sexuels quand je voyais la peau blanche de Mme Ada roussir au soleil au bord de la piscine pendant que je tondais le gazon du terrain de golf privé du Major Race.

— Tu es toujours marié avec la même ?

— Oui, Madame, je répondis. Nous avons quatre enfants à Agadir, l'aîné a dix ans, le dernier c'est une fille, elle a deux ans. Je travaille dans la voirie et je leur envoie ma paye tous les mois.

— Tu ne me demandes pas comment suis-je arrivé là ?

— Non, Madame, je répondis respectueusement.

— Tu m'invites à un sandwich ?

— Oui, Madame.

Je l'aidai à se mettre debout, ramassai son sac et son renard qui traînaient dans le caniveau. Elle me prit le bras et nous allâmes au bout de la rue, « Chez Puce », que je connaissais bien, c'était un endroit où ils traitaient bien les Arabes. Puce était un vieux pédé à moitié travesti, les cheveux longs décolorés sur un corps squelettique. Il était seul dans son bar.

— Alors, Ada, dit Puce, t'as fait de quoi te payer tes merguez ? Deux merguez et un pastis pour Mme Ada ? Et pour vous, monsieur ?

— Un demi, je dis. Il me demanda de régler tout de suite. Mme Ada me demanda une pièce pour le juke-box, elle mit « La vie en rose », puis elle me redemanda dix francs ; j'avais un billet de vingt, elle me l'arracha presque de la main et elle l'échangea aussitôt à Puce contre une dose d'héroïne. Puce apporta même la seringue. Je fis semblant de ne m'apercevoir de rien, je sirotais mon demi et regardais la rue déserte en plein mois d'août à midi. Soudain Mme Ada tomba raide par terre de son tabouret, comme une masse. Puce et moi nous nous précipitâmes sur elle, elle était morte. Puce lui versa un seau plein de glaçons sur le visage mais je le voyais bien, qu'elle était tout à fait morte. Là, Puce changea d'attitude.

— Tirez-vous d'ici avec ce cadavre !

Et il poussait le corps du pied.

On entendit une sirène de police. Sans trop y penser on prit le corps, lui par les aisselles et moi par les jambes et on le cacha derrière le comptoir : un réflexe de peur. Quatre portières de voiture claquè-

rent en même temps dans la rue. Je poussai le corps de Mme Ada contre le fond derrière le comptoir et me coinçai assis en tailleur entre elle et la grosse poubelle en même temps que la porte s'ouvrait et que quatre inspecteurs en civil (je les reconnus à la voix) faisaient calme irruption dans le café. Puce servit quatre pastis d'une main tremblante.

— Pour moi une tomate, dit la voix d'un inspecteur.

Puce essaya de rompre la glace. — Vous faites allusion à la couleur de mes cheveux ? , rigola-t-il, mais la plaisanterie tomba à plat. Ses genoux tremblaient. Moi j'étais assis dans une telle position que je n'avais même pas la place pour trembler, j'avais la tête coincée contre la caisse, je commençais à avoir des sérieuses crampes au cou et aux cuisses, sans compter que j'avais la tête de Mme Ada incrustée dans le creux de l'estomac et un de ses bras plié entre les jambes.

— Vous avez pas vu cette femme ? , dit la voix d'un autre inspecteur, en faisant claquer une photo. Les genoux de Puce s'entrechoquaient littéralement.

— La grosse Ada ? , demanda-t-il en claquant des dents. Je l'ai vue passer avec un Arabe, rajouta le salaud.

— C'est la femme du Major Race, l'ambassadeur d'Angleterre, rajouta une autre voix d'inspecteur. Elle est en pleine crise d'amnésie, on la cherche dans tout Paris.

— Ça fait une semaine qu'elle fait le trottoir dans la rue, dit Puce, allez demander à l'hôtel de

— passe rue de l'Ours, ils la connaissent sans doute !
— Allez rue de l'Ours, dit la voix du plus vieux. Moi je vous attends ici.

La porte s'ouvrit et trois d'entre eux sortirent, mais le plus vieux, qui avait la voix de Jean Gabin, était toujours là. Puce lui servit une deuxième tomate. Il se pencha, faisant semblant de jeter quelque chose dans la poubelle et me fit signe de me taire. J'avais des crampes de partout, j'essayai d'allonger une jambe mais elle était coincée sous les hanches de Mme Ada. Son corps devenait de plus en plus rigide, j'avais son coude incrusté sous le menton. Je fis un effort pour me délivrer et je réussis à grande peine à m'allonger sur elle, je pus enfin respirer. J'avais laissé entendre quelque frottement.

— Vous avez un chien ?, demanda l'inspecteur de l'autre côté du comptoir.
— Oui, inspecteur, dit Puce. C'est mon vieux dobermann.

Je retins mon souffle. Si je m'en sors de celle-ci, je me dis en moi-même, je ne mets plus les pieds dans le quartier.

— J'aime les dobermanns, dit l'inspecteur. J'en avais un, on l'a perdu l'année dernière au bois, ma femme est toujours inconsolable. Il a quel âge le vôtre ?

— Je ne sais pas, balbutia Puce, je l'ai ramassé.

— Quand ? Ça pourrait être le mien !

— Oh, non, je l'ai ramassé il y a vingt ans !, s'exclama Puce.

— Vingt ans ? Mais il a quel âge ?

— Peut-être trente ans !

— Vous rigolez ! Les dobermanns ne vivent pas si vieux ! Montrez-moi votre chien ! Je ne me trompe jamais sur l'âge d'un dobermann !

Un silence. J'avais le front couvert de sueur froide qui me coulait dans les yeux.

— Médor, dit la voix tremblante de Puce, viens dire bonjour au monsieur, en même temps qu'il m'assenait un coup de pied au tibia. Je me mis à geindre comme un chien battu.

— Il est trop vieux pour bouger !, dit Puce.

— Alors vous devriez l'abattre, dit l'inspecteur. C'est inhumain de garder un dobermann dans cet état de souffrance !

— Mais je l'aime tellement, sanglota Puce. Les sanglots étaient sincères, mais pour des raisons bien différentes à celles que croyait l'inspecteur.

— C'est vrai qu'on s'affectionne à un dobermann, compatit-il, c'est le plus fidèle ami de l'homme !

La porte s'ouvrit et un des inspecteurs partis dans les traces de Mme Ada et de moi-même se fit présenter.

— On l'a vue entrer ici avec un Arabe !, dit-il.

— Ils sont partis juste avant votre arrivée, bégaya Puce. Voici les verres du pastis et du demi qu'ils ont consommés, je ne les ai pas encore lavés ! Ils ont redescendu la rue Quincampoix vers la rue de l'Ours !

— Va regarder dans la cuisine !, ordonna l'inspecteur majeur, y a-t-il un étage ?

— Non, il y a les chiottes dans la cour !
— Ils ont pu sortir par la cour pendant qu'on était ici !

— Personne dans la cuisine !
— Parle, sacré pédé ! Tu as touché combien pour les laisser filer ?
— Mais je vous jure que je ne savais pas qu'ils étaient recherchés !

Un autre inspecteur fit irruption dans le bar. — Il paraît que Mme Race, quand elle s'est enfuie de l'ambassade d'Angleterre, elle est partie avec des bijoux de la Couronne !

— D'Angleterre !, demanda Jean Gabin.

— Elle en avait pour des milliards en diamants sur elle !

Je pensais au sac de Mme Ada dont j'avais vu le contenu tout à l'heure : pas l'ombre d'un diamant ni même d'un centime. Mais si elle les avait dissimulés dans ses vêtements ? Puce avait eu la même idée. Profitant de la distraction des flics il vint se pencher derrière le comptoir et me souffla au visage : — On l'enterre dans la cave et on demande une rançon ! On se partage le tout en parts égales ! Juré ?

Je murmurai : — Juré !, mais je savais que j'avais autant de raisons de me méfier de lui que lui de moi. Il se souleva aussitôt pour demander aux autres : — Mais qui est-elle, cette Madame Ada ?

L'odeur de l'argent lui avait donné de l'aplomb. Une voix répondit : — C'est toi qui va nous dire qui

est Madame Ada, vieille fripouille ! Passez-lui les menottes !

Ce qu'on fit, aux grands cris de Puce, qui prétendait ne rien savoir.

— Tu auras le temps de réfléchir en taule !

— Et qui va tenir mon bar ?

— Ton bar on le ferme par arrêt préfectoral ! On y met tout de suite les scellés !

— Et mon chien dobermann ? Je ne peux pas le laisser seul !

Je me mis à trembler comme une souris.

— On ne peut pas embarquer son chien en prison.

— On n'a qu'à le confier à un voisin !

A ce moment, un bruit d'explosion me fit sursauter. — Le gaz !, se mit à crier tout le monde.

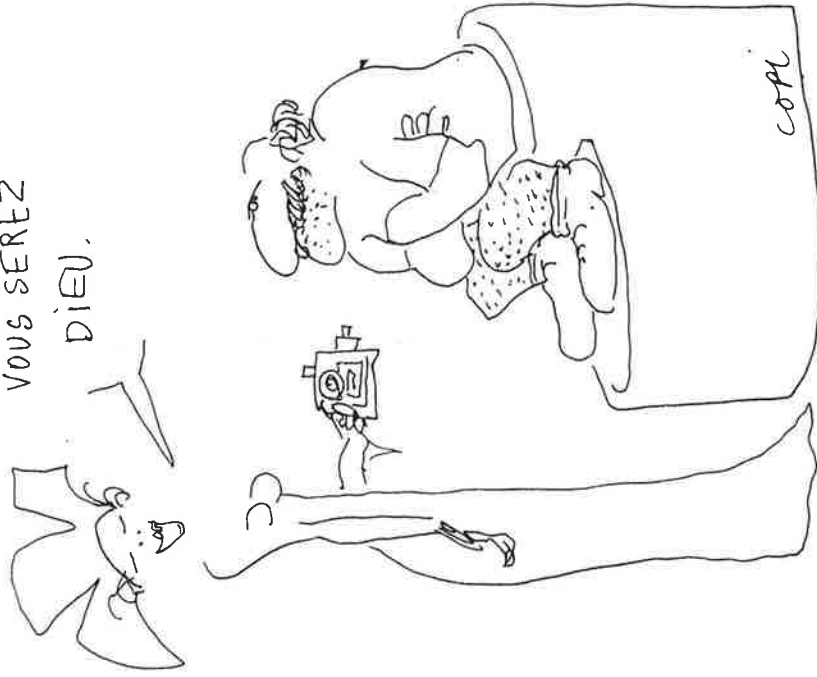
— Coupez le gaz ! Je profitai de la confusion pour chercher les bijoux sur Mme Ada. Dans son soutien-gorge ? Ses énormes seins flasques étaient froids comme des tranches de foie. Ça me répugnait au point de fermer les yeux. Mais je touchai quelque chose de dur entre les seins, c'était un sachet en daim ; je l'ouvris, il contenait en effet une dizaine de grosses pierres précieuses. Je gardai le sachet dans mon slip. On coupa le gaz dans la cuisine et on sortit Puce sans ménagement dans la rue, oubliant le dobermann. J'écoutai le bruit du rideau métallique de l'entrée, le claquement des portières de la voiture, puis celle-ci démarra. J'attendis au moins une minute avant d'oser pointer mon nez sur le toit. Il faisait sombre, seul un filet de lumière filtrait

dans le bar. J'allai à la porte qui donnait sur la cour. Elle était fermée simplement de l'intérieur. Je l'ouvris. La lumière du soleil m'aveugla. Je regardai à gauche et à droite. Personne. Je mis en ordre ma cravate et je remis mon béret que j'avais gardé dans ma poche. Je sortis dans la rue, elle était déserte. Je tournai à gauche rue Quincampoix jusqu'à la rue de l'Ours et je marchai par celle-ci jusqu'au Sébastopol, puis je montai à Strasbourg-Saint-Denis boire un demi dans le café de d'habitude. J'y rencontrai Khader, mon copain de chambrée.

— T'as tiré ton coup ?, me demanda-t-il comme tous les samedis à la même heure.

— Ouais, je mentis, et on passa à causer football.

VOUS SEREZ
DIEU.



LA DÉIFICATION DE JEAN-RÉMY DE LA SALLE

Il existe dans le Sud argentin une tribu nomade qui se déplace de trois mille six cent cinquante kilomètres par an, suivant toujours le même chemin, comme si son contingent, composé de trois à quatre cents individus, obéissait au mouvement de l'aiguille d'une montre. Cette tribu fut appelée par les conquistadors « les Boludos » (les porteurs de boules) à cause de leurs testicules que les mâles laissent dépasser de leur vêtement par deux trous, été comme hiver. Les testicules, que l'on dit immenses, sont peints en vert pour attirer l'attention de leur partenaire lors de leurs nombreux accouplements. On les a décrit d'une lasciveté inégalée par aucune tribu native du continent. Ils ne forment pas de couples, ils n'ont pas la moindre notion de famille. Les enfants, élevés par la tribu, sont initiés aux activités sexuelles bien avant la puberté, quoiqu'il soit difficile d'y fixer une vraie limite d'âge ; nombreuses

sont les femelles qui accouchent à dix ans et même plus jeunes. Elles mettent au monde sans exception deux jumeaux de sexe différent, parfois des quadruplés, jamais de chiffre impair. Il existe par conséquent dans la tribu plus ou moins autant de mâles que de femelles. On raconte que les mâles viennent au monde dotés d'un sexe d'adulte. Je le crois bien, vu les photographies d'enfants que j'ai devant les yeux, dont celle d'un bambin de trois ans qui exhibe une paire de testicules verts lui pendant jusqu'aux chevilles. Cette race, que les Jésuites hésitent à qualifier d'humaine et qui posa à Darwin de nombreuses énigmes non encore élucidées, me paraît bien plus intéressante pour une autre raison : sa perception du temps. Ils savent l'heure qu'il est à la seconde près et ceci dès leur naissance jusqu'à leur mort. Ils répètent l'heure sans arrêt dans leur langage qui est composé essentiellement de chiffres. Dire l'heure est pour eux aussi naturel que respirer, ils la marmonnent même pendant leur sommeil. Leur itinéraire couvre quatre zones bien différenciées de l'Argentine : la pampa au Nord, la Cordillère des Andes à l'Ouest, la terre du Feu au Sud et l'océan Atlantique à l'Est. Pendant le printemps, ils descendent la Cordillère des Andes suivant les plus hauts sommets, se nourrissant de lait de vigne et d'œufs de condor. Le 21 décembre, premier jour de l'été dans l'hémisphère Sud, ils quittent la Cordillère pour la Patagonie qu'ils traversent dans le sens Ouest-Est. Pendant trois mois, ils se nourrissent de perdrix et de nandous ainsi que des fraises minus-

cules qui poussent sur leur chemin et qu'ils ont plantées l'année d'avant sur les bouses de nandou. On prête à ces fraises des vertus médicinales pour toutes sortes d'espèces animales, quoiqu'elles puissent être mortelles pour les Occidentaux habitués aux vaccins et pénicillines. Ils arrivent tous les ans au bord de l'Atlantique Sud le 21 mars, premier jour de l'automne austral. Et ils remontent la plage patagonienne large de trois kilomètres, marchant contre le vent glacé, faisant la pêche au requin à l'aide de harpons en fer et de cordes en cuir, mais sans s'aventurer dans la mer. Ils méconnaissent la navigation mais ils arrivent à blesser mortellement même des baleines ; les innombrables squelettes de cétacés qui sillonnent leur route en sont témoins. Malgré leur activité colossale, ils trouvent le temps d'avancer de dix kilomètres par jour, les femmes aidant ou portant les enfants et les vieillards, tandis que les hommes font la chasse et la pêche.

Ils mangent les animaux crus sans s'arrêter de marcher. Ils connaissent le feu par les volcans et la foudre, mais ils n'ont jamais songé à s'en servir. Leur activité physique surhumaine leur permet de garder une température de quarante-cinq à quarante-huit degrés sans éprouver la moindre sensation de fièvre. Ils n'ont jamais froid ; s'ils se parent de peaux de requin et de plumes de condor c'est par coquetterie et seulement les hommes. Les femmes ne s'habillent pas mais portent des vessies de nandou gonflées, teintées en orange sur la tête, tels des turbans de mandarin. Le 21 juin, ils quittent la côte

Atlantique pour traverser la pampa d'Est en Ouest, se nourrissant de termites et de miel pour arriver le 21 septembre au soir au pied de la Cordillère des Andes où ils avaient passé la nuit un an auparavant.

Au lieu de se coucher pour dormir, les adultes se mettent debout en deux cercles concentriques ; les mâles dans le cercle extérieur se tenant par la main, les femelles dans le cercle intérieur se tenant par la taille. Les enfants et les vieillards dorment en tas au centre du cercle ; ce sont les seuls couchés. La vraie différence entre les « Boludos » et n'importe quelle société humaine et même animale — signale Darwin — consiste en ce qu'ils ne rêvent pas. Leur obsession du temps les en empêche. Ou alors ils rêvent du temps qu'il est, tel qu'il se déroule à l'instant même dans leur tête. Leur état naturel de conscience exclut tout langage articulé, ils ignorent les lettres, soient-elles prononcées ou écrites. Ils disent l'heure, les minutes et les secondes au moyen de sifflements aigus qui nous rappellent la flûte de l'Altiplano, très éloigné de leur territoire. Selon les ordinateurs de la « Musical Fondation of New York », les « Boludos » connaissent non pas sept notes musicales mais un nombre infini. Au lieu de dormir, les mâles, tout en gardant les yeux fermés et se tenant étroitement par la main, bougent d'un pas à gauche toutes les minutes ; les femelles, dans le cercle intérieur, d'un pas toutes les cinq minutes. Ils se retrouvent donc dans le même axe chaque mâle et chaque femelle toutes les soixante-cinq minutes. A chaque fois que le même couple se retrouve dans le même

axe de minuit ou de six heures, ils échangent leur place contre celle de leur partenaire (à noter que dans leur trajectoire annuelle, ils suivent le sens inverse des aiguilles d'une montre). Au moment du lever du soleil, tous les mâles se retrouvent dans le cercle intérieur et toutes les femelles dans le cercle extérieur, alors que le dessin de leur trajet n'a pas bougé d'un centimètre.

On peut supposer que les enfants et les vieillards, qui restent toute la nuit au centre du cercle, dormant vautreés les uns sur les autres, sans s'arrêter de chanter les secondes dans le désordre, doivent bien rêver de quelque chose. Mais de quoi ? Depuis Jung, on compte par milliers les psychiatres et les philosophes qui se sont penchés sur le mystère du rêve des « Boludos ». Peut-on rêver quand on n'a pas d'inconscient ? Mais s'ils n'ont pas d'inconscient, d'où leur viendrait leur mémoire, une mémoire ancestrale qui les fait parcourir le même trajet tous les ans depuis des millénaires ? Selon le philosophe canadien McLuhan, les « Boludos » ont inventé le temps en même temps que la roue, qui se compénètrent et s'identifient dans leur mouvement inverse en tant qu'élément mâle et élément femelle dans tous les rêves humains. Les « Boludos » représenteraient donc nos rêves, ils veillent à notre place. Certains astrologues prétendent que Nostradamus, quand il parle d'une « paire de boules vertes qui sont les pendules du temps qui survivront au temps des hommes dont tous les rêves seront étranglés par elles », fait référence aux « Boludos » chez lesquels il

annonce le triomphe des horloges molles contre les cadrans impitoyables de l'Inquisition de son époque. On a beaucoup écrit sur eux, mais toutes les versions sont fantaisistes.

Je tiens à signaler pourtant une bande vidéo tournée par Jean-Rémy de la Salle, jeune réalisateur qui s'aventura en Patagonie en 1982, malgré la guerre que le gouvernement argentin menait à l'époque contre la Marine anglaise aux Iles Malouines et les difficultés de transport qui s'ensuivaient. A son arrivée les « Boludos » ignoraient tout de la guerre. Ils continuaient leur trajectoire de toujours, bravant les obus sur les plages et la famine dans les campagnes. Jean-Rémy de la Salle s'étonna du fait que les militaires au pouvoir et la population tout entière permettaient aux « Boludos » de mener leur vie nomade en dehors du temps et surtout faisant fi dans leur route des propriétés privées et publiques, appartenant sans exception à l'oligarchie hestanciera.

Ils n'ont pas la réputation, pourtant, de faire des cadeaux aux indigènes. Mais tout le monde a peur des « Boludos ». On raconte que quand ils vous regardent dans les yeux vous restez figé dans la même position pour l'éternité. On a trouvé sur leur chemin d'innombrables statues en lave représentant des êtres humains et des animaux à l'expression effrayée que l'on suppose fruits de la sorcellerie et non pas de la taille de pierre, qu'ils méconnaissent ou qu'ils prétendent ignorer.

Vous vous souvenez du jeune Jean-Rémy de la Salle, dont la disparition brutale nous plongea très

récemment dans la consternation. Je devais faire partie de l'équipe que la revue « Actuel » devait envoyer en Patagonie pour faire un reportage de dix pages sur la tribu. La veille du départ, la guerre des Malouines éclate. La revue « Actuel » range son projet dans un tiroir. Mais Jean-Rémy décide de partir tout seul, tant le projet lui tient à cœur. Vous connaissez la suite. Les bobines du film vidéo que vous avez eu l'occasion de découvrir dans toutes les télévisions du monde ont été récupérées sur la moto de Jean-Rémy, enveloppées dans ses blue-jeans. La moto elle-même fut repérée par un hélicoptère de l'Armée du Salut internationale sur un des pics les plus élevés de la Cordillère, à une centaine de mètres à peine de l'effroyable cratère du volcan Aconcagua. On croyait son journal perdu ; on l'a retrouvé en possession de la tribu des « Boludos » qui l'utilisaient comme livre de prières. Ce journal me fut adressé, il y a une semaine par l'Armée du Salut, Jean-Rémy y avait noté mon adresse. Tout le monde se souvient des images atroces tournées par les « Boludos » eux-mêmes du martyre de Jean-Rémy, jeté vivant dans le puits de lave ardente de l'Aconcagua. Les extraits du journal que je vous copie mettront plus de lumière sur cette affaire : « Cher journal : dès qu'ils ont vu ma grosse moto, ils m'ont pris pour un dieu. Ils me demandent de tourner en cercle autour de la tribu pendant qu'ils se déplacent dans les pampas, ça fait fuir les moustiques et les gros serpents à notre passage. Je crois que j'ai trouvé la vie de mes rêves, cher journal. » Sui-

vent plusieurs pages de paysages sans horizon, chantant sans cesse. Il passera deux ans chez les « Boludos » et toujours en bonne entente avec eux. Les femmes et les vieillards transportent volontiers des bidons de gin et d'essence pendant des centaines de kilomètres pour subvenir aux besoins de sa moto et de lui-même. Il n'a apparemment aucune relation sexuelle à l'intérieur de la tribu. Mais il leur apprend la vidéo. Il abandonne son journal pendant un an, il le reprend une semaine avant sa mort, le jour que les « Boludos » choisissent pour le début de leur ascension de l'Aconcagua. Ils portent la moto de Jean-Rémy surmontée de lui-même sur les épau-les.

« C'est une année bissextile, écrit-il, les Boludos ne montent sur l'Aconcagua qu'un seul jour tous les quatre ans, et c'est dans une semaine. C'est l'année de ma déification. » Ces brèves phrases innocentes entières les « Boludos ». Jean-Rémy de la Salle, possédé de Dieu sait quel délire mystique, poussa lui-même les indigènes à le précipiter dans le volcan pour pouvoir tourner sa propre mort. Plusieurs passages écrits pendant l'ascension de l'Aconcagua, accomplie seulement en une courte semaine, en témoignent : « Je leur ai appris la caméra. Je suis le seul acteur. Je suis leur dieu. » C'est confus mais le sens n'échappe à personne : Jean-Rémy inculqua aux « Boludos » l'art du cinéma, tout en sachant qu'il en serait la première victime. Voici la dernière phrase de son journal : « A l'instant où je serai précipité dans les entrailles de la terre, j'entrerais dans

l'éternité de leur mémoire. » Il ne pouvait pas dire mieux.

Après son sacrifice, les « Boludos » ont rétréci leur voyage annuel : ils tournent en file indienne autour du volcan, personne ne sait pourquoi. Ils se nourrissent des herbes maigres qui réussissent à pousser sur les flancs de l'Aconcagua. Le dernier témoignage écrit que je vous transmets est signé par le père Cabezon de las Calzas, évêque de la paroisse de Nuestra Señora del Aconcagua, une église en terre battue agrippée au flanc du volcan et elle est adressée au pape. La voici : « C'est au sujet de la canonisation de Jean-Rémy de la Salle, que les catholiques de plusieurs provinces des deux côtés de la Cordillère m'exigent sans cesse. Ma petite paroisse est devenue un lieu de pérégrination pour des milliers de touristes qui arrivent par hélicoptère. Ils se prennent en photo avec les « Boludos » et jettent des pièces de monnaie à l'intérieur du volcan. Ce qui m'inquiète, très Saint-Père, est que la plupart d'entre eux sont des adeptes du Diable qu'ils imaginent à l'intérieur de l'Aconcagua. J'ai empêché de justesse un sacrifice humain, quoique je ne puisse pas leur interdire de précipiter dans la lave ardente des moutons et même des pumas, puisqu'ils n'ont pas d'âme. J'ai constaté plusieurs miracles, Saint-Père, que je préfère vous référer par cette lettre, quoique vous les lirez certainement dans la presse à sensation : les « Boludos » se lévitent d'une dizaine de mètres au-dessus de nos têtes, tout en poursuivant leur chemin concentrique autour du volcan.

On dirait qu'ils marchent en l'air, et assez vite.

Deuxième miracle : ce matin la lave ardente s'est transformée en lait bouillant. Ce lait sent fort, comme le lait de chèvre. Les touristes commencent à fuir l'endroit, craignant une vengeance de la Terre. J'attends vos instructions, Saint-Père. Dois-je leur délivrer des bulles, comme ils me l'exigent ? » La suite est connue de tout le monde : la formidable éruption de l'Aconcagua, qui a réduit une des vallées les plus fertiles de la terre en désert de pierre ponce. Ce sont les prêtres Incas (bien avant les conquistadors) qui la baptisèrent « Patagonie » qui veut dire « là où le dieu blond mettra ses pattes au moment de l'agonie ». Il n'est pas étonnant que ce pauvre Jean-Rémy de la Salle se soit pris pour le dieu blond en question. Plusieurs journaux à sensation de l'hémisphère Sud prétendent que les « Boludos » se sont envolés dans le ciel la veille de l'éruption de l'Aconcagua, et qu'on les voit la nuit tourner autour de la lune. Je n'en crois rien, aucune photo de satellite ne le prouve. Il est presque certain que cette tribu qui comprenait de trois cents à quatre cents individus depuis mémoire d'homme a été exterminée le soir de l'explosion du volcan. Jean-Rémy de la Salle aura été un dieu violent, mais éphémère.



LA CÉSARIENNE

Jacqueline Mignot et Linda Davis firent connaissance l'été 1976 à New York, lors de la Convention démocrate qui devait sacrer Jim Carter candidat à la présidence des States. Jacqueline Mignot faisait partie du contingent de nains démocrates français. Elle était lilliputienne, fille de parents normaux. Elle avait suivi la carrière de chirurgien-dentiste qu'elle abandonna pour épouser Christian Mignot, un avocat socialiste de cinq ans son aîné. Ils avaient un fils de douze ans, Jean-Paul, qui la dépassait déjà d'une bonne dizaine de centimètres. Encouragée par son

mari, elle organisa un groupuscule de nains demandant des petits sièges dans les bus et des escabeaux dans les cabines téléphoniques. Elle se retrouva du jour au lendemain à la tête d'un mouvement politique, le M.F.D. (Mouvement des Femmes Diminuées), qu'elle défendit avec ardeur lors de nombreux meetings aux côtés de Rocard dont son mari, Christian, était un des proches. Jusqu'à présent, elle avait aimé Christian et Jean-Paul naturellement, comme elle s'imaginait que toutes les mères de famille aiment leurs maris et leurs enfants ; elle était fière d'avoir réussi, malgré sa petite taille, une vie de femme normale ; elle était néanmoins fort complexe vis-à-vis des autres femmes socialistes de sa génération, et prenait rarement la parole lors des débats. Elle n'oubliait ses vraies dimensions que dans son « petit chez soi » en compagnie de Christian et de Jean-Paul qui la traitaient comme on traite une petite sœur un peu capricieuse.

Linda Davis, elle, était célèbre aux States grâce à un feuilleton de télévision, « Little Carot », où elle interpréta Little Carot affublée d'une perruque frisée orange jusqu'à l'âge de trente ans. Milliardaire, elle abandonna Little Carot et fonda un parti, mi-politique, mi-religieux, le L.W.L. (Lilliputien Women's Liberation) dont elle était le leader incontesté. Elle bénéficiait du soutien de plusieurs villes dans les Etats de Georgia et de New Mexico dont la population noire était pour la plupart descendante des esclaves pygmées importés par les Irlandais au début du XIX^e siècle.

La première fois que Jacqueline Mignot vit Linda Davis, ce fut sur le podium du congrès démocrate qui se tenait à Pennsylvania Station, lors des variétés qui précédaient les discours politiques. Linda entra en scène habillée d'un tissu africain entourée de pygmées démocrates qui jouaient du saxo ; Jacqueline, qui était restée indifférente face à cette dimension de l'Amérique qui concordait parfaitement à l'idée qu'elle s'en était faite par les nombreux films en Cinémascope qu'elle avait vus, eut soudain froid dans le dos : l'Amérique, c'était Linda Davis, telle qu'elle l'avait rêvée dès son enfance, mi-Statue de la Liberté, mi-mongolienne, sachant à peine chanter mais possédant ce qu'elle n'avait jamais rêvé d'avoir : le charme, ce mot désuet en Europe mais qui prenait sur ce jeune continent toute sa dimension. Linda Davis finit son show debout sur une pyramide de pygmées chantant « Old Man River », habillée d'un costume en strass grenat et coiffée d'une perruque d'argent. Elle fut ovationnée par les congressistes. Jacqueline sauta de son fauteuil et fit faux bond aux socialistes nains du XIV^e arrondissement ; elle se faufila en coulisses entre les jambes du service d'ordre et arriva sans peine sous le podium. Linda Davis était épuisée par son tour de chant, les pygmées l'aidaient à se débarasser de son corset. Jacqueline se jeta aux pieds de Linda et lui dit : « Je vous aime. » C'était les seuls mots que Linda comprenait en français, elle en saisit tout le sens. Elle sut que cette femme, quelle qu'elle fût, lui serait fidèle pour la vie.

Christian Mignot reçut la lettre de Jacqueline un samedi à dix heures du matin. Il réveilla Jean-Paul pour lui annoncer : il y a une lettre de maman, va faire ta toilette, j'ai acheté des brioches. Depuis le départ de Jacqueline, Christian avait le plus grand mal à tenir la maison en ordre. Jean-Paul était en vacances, mais il ne voulait pas partir chez mamie en Normandie, il préférerait passer les après-midi en compagnie de garçons de son âge à jouer au flipper ou à traîner dans les jardins du Luxembourg, quand ce n'était pas pour s'enfermer dans sa chambre fumer des joints en compagnie d'un copain assez efféminé. Christian, qui n'aurait jamais osé gronder Jean-Paul, attendait impatientement le retour de Jacqueline. Les assiettes sales s'accumulaient dans la cuisine, le vélo de Jean-Paul gisait sur la moquette du séjour ; les dimensions de la cuisine, construite conforme à la petite taille de Jacqueline, le forçaient à marcher à quatre pattes ou à se cogner la tête contre les étagères ; et le pire : depuis que Jacqueline était partie, il lui était venu le soupçon que Jean-Paul était homosexuel. Pendant que Jean-Paul faisait sa toilette, Christian mit le café dans l'appareil « Mélitta » et ouvrit la lettre de Jacqueline. Il lut : « Je laisse Jean-Paul à ta garde. Je refais ma vie avec une lilliputienne de mon âge. Je t'ai beaucoup aimé ainsi que Jean-Paul. Ta Jacqueline. » Il referma la lettre nerveusement au moment où Jean-Paul rentrait dans la cuisine et s'asseyait devant son crême-brioche.

— Qu'est-ce qu'elle dit maman ?

— Elle va très bien, répondit son père. Je vais aller la rejoindre à New York. Tu pars cet après-midi avec mamie en Normandie.

Ayant l'habitude de s'effacer devant les problèmes des grandes personnes, Jean-Paul prit l'air absent pendant qu'il avalait le crême et les deux brioches.

Christian prit le 747 de vingt heures à Orly. Il arriva au petit matin à l'aéroport Kennedy sous une chaleur torride. Il comprenait mal l'anglais, encore moins l'américain. Il se laissa conduire dans un hôtel en face de Pennsylvania Station où on lui donna une chambre minuscule encombrée d'un poste de télévision en couleurs.

Sans prendre le temps de défaire sa valise, il demanda au standard le numéro du département « little people » à la Convention démocrate. Un interprète lui expliqua fort poliment que sa femme et les nains démocrates du New Mexico avaient quitté la Convention depuis une semaine. Le Département d'Etat, craignant un enlèvement d'ordre politique, s'était saisi de l'affaire.

Il les retrouva sans grand-peine, ils s'étaient installés dans le quartier du South Bronx où Linda Davis tenait un cours de « performance » pour les nains. La voix à accent canadien le rassura sur la santé de sa femme et lui souhaita un bon séjour à New York. Il demanda au standard le numéro de Linda Davis, il fit un effort pour bien prononcer :

— I want to speak to Madame Mignot.

— I am Madame Mignot.

— Jacqueline, c'est moi, Christian, je suis à New York !

— Dans quelle rue ? demanda Jacqueline.

— En face de la Convention démocrate.

— Je ne tiens pas à te parler, dit Jacqueline, je te l'ai déjà expliqué dans ma lettre.

— Mais est-ce que je peux seulement te voir ? demanda Christian d'une voix tremblante.

— J'ai un cours de claquettes à neuf heures quinze mais on a le temps de prendre un lunch ensemble si tu arrives tout de suite.

Il sauta dans un taxi qui le laissa en bordure du Bronx noir, le chauffeur ne voulait pas s'aventurer plus loin. Le paysage de buildings cossus s'arrêtait d'un coup pour laisser place à un bidonville africain construit dans les ruines d'énormes bâtiments qui avaient dû être autrefois des entrepôts de l'ancien port du Bronx, les quais en bois pourri s'enlisaient dans le fleuve. Les rues étaient désertes, à part quelques gros rats dans les poubelles ; il arriva sans peine au « Lilliputien Winterland », un bâtiment des douanes désaffecté, bâti sur le fleuve et repeint en bleu turquoise.

Un pygmée vint lui ouvrir la porte, habillé d'une livrée qui lui fit penser à un costume de homard, et l'introduisit dans un immense hangar à moitié inondé. Il s'assit dans le seul fauteuil qui ne fût pas trempé. Jacqueline descendit dans la pièce par un escalier en colimaçon en vêtements sportifs, pantalon et blouson en tissu éponge rouge, les cheveux coupés à la garçonne, des chaussures de basket. Elle

s'assit sur le bras du fauteuil de Christian et un sniff de cocaïne sur un miroir de poche sans

un mot. Une fois que Christian eut compris que Jacqueline était devenue folle, il se sentit soulagé, il ne lui restait qu'à répéter un rôle qu'il connaissait par cœur, tout à fait d'accord avec sa vocation d'avocat.

— Jean-Paul a besoin de toi dit-il.

Avec la même lame de rasoir dont elle s'était servie pour couper la cocaïne, elle lui fit une entaille profonde au menton. Christian lui tordit le poignet pour lui faire lâcher la lame de rasoir, elle se débattit, le griffant, le mordant et lui donnant des coups de genoux dans les testicules. Quatre pygmées l'immobilisèrent, s'agrippant chacun à un de ses membres, un cinquième lui assena un coup de karaté sur la nuque. Il s'évanouit l'espace d'un instant. Les pygmées lui coupèrent les vêtements au rasoir et lui nouèrent ensemble les chevilles et les poignets comme on fait aux moutons. On lui plongea la tête dans une bassine d'eau bouillante, il ouvrit la bouche pour pousser un cri, il se brûla la gorge et l'œsophage ; ensuite on lui coinça la tête à l'intérieur d'une caisse reliée par une corde à une poulie fixée au plafond, on le souleva et on le laissa suspendu à un mètre du plancher. Il éprouva d'horribles douleurs dans les vertèbres qu'il sentait se déboîter. Il s'évanouit à nouveau.

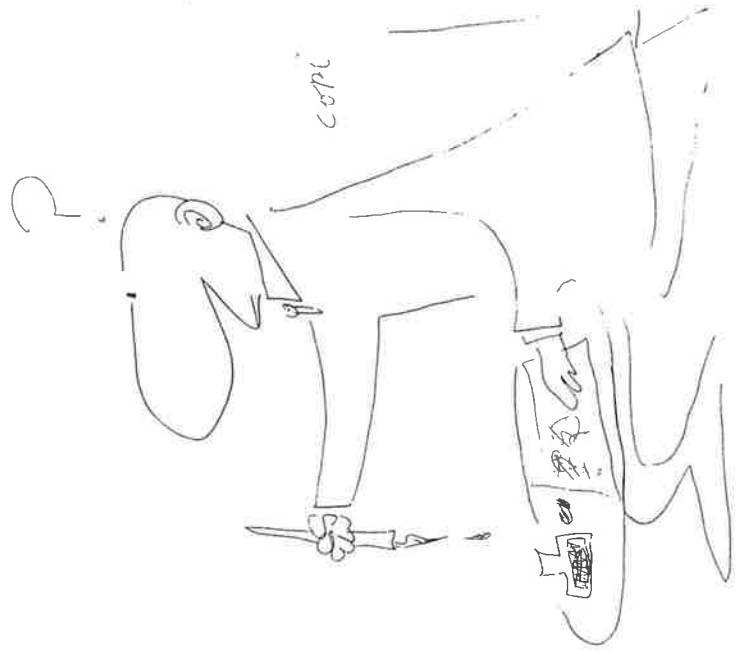
A partir de ce moment, il ne sut plus si ce qui lui arrivait était un épisode de sa vie quotidienne ou bien s'il se trouvait à l'intérieur d'un cauchemar quand une seule impression devient éternelle. Il fut

partagé entre l'envie de se réveiller et l'envie de mourir, entre l'indifférence et la douleur. Pas un instant il n'eut peur, sachant depuis toujours son destin irréversible ; il rejoignait en ceci l'idée que sa mère s'était toujours faite de lui. Cadet de dix ans d'un frère surdoué sorti d'une grande école, Christian avait suivi une carrière d'avocat sans éclat. Il était entré dans le parti socialiste, plus poussé par sa mère et son père que par ses propres convictions. Sa calvitie précoce, son bégaiement tenace, ses épaules tombantes et ses lunettes de myope étaient les causes de son insuccès auprès des femmes, comme de ses supérieurs qui l'avaient toujours traité en frère imbécile de l'adjoint du ministre. Il s'était identifié à son personnage jusqu'au point de s'y plaire. Jacqueline était venue dans le siège du P.S. avec un contingent d'élèves socialistes de l'Ecole dentaire de la rue Garancière ; Christian prenait des notes de leur entretien avec Rocard, Jacqueline était assise en face de lui en mini-jupe chintz ; les jambes croisées, elle laissait voir son slip rouge ; Christian en fut troublé au point d'oublier ses signes de sténo. Ils se marièrent un mois plus tard à l'église Saint-Sulpice. La robe de mariée de Jacqueline avait été créée par un de ses copains qui travaillait chez Dior ; la traîne imitant un champ de pâquerettes, une fois déployée, couvrait en entier les escaliers de l'église. En les descendant avec Jacqueline presque accrochée à son bras, Christian se sentit pour la première fois sûr de lui. Il était vierge, Jacqueline avait déjà eu quelques expériences ; le pénis de Christian, pas

plus grand qu'un doigt, la déçut. En plus, il éjaculait tout de suite après l'avoir pénétrée dans des gémissements de bête, l'écrasant de tout son poids et l'inondant de sa transpiration. Elle se trouva enceinte un mois après le mariage. Sa grossesse fut difficile, on craignait des jumeaux. Jean-Paul vint au monde sous césarienne, il pesait cinq kilos et il était le portrait de son père. Christian vit se confondre devant ses yeux Jacqueline, en tenue sportive, et Linda Davis, habillée en peau de léopard, qui s'acharnaient à coups de canifs sur son visage ; elle lui coupèrent les oreilles, le nez et les lèvres avant de lui arracher la langue et de lui crever les yeux.

Madame Mignot reçut par la poste un paquet qui devait peser au moins cinq kilos enveloppé de papier doré ; bien que morte de curiosité, elle n'osa pas l'ouvrir avant le réveil de son petit-fils. Jean-Paul dormait dans le jardin sous une tente de boy-scout (son cadeau d'anniversaire) à l'intérieur d'un sac de couchage, enlacé à son meilleur copain, un petit Martiniquais. Un cadeau de l'Amérique de papa et de maman ! Jean-Paul, à moitié endormi, ouvrit le paquet, une odeur nauséabonde s'en dégagait, la tête mutilée de Christian roula sur le gazon. Après un instant de stupeur, Jean-Paul se sentit pour la première fois de sa vie coupable de son homosexualité.

L'écivain n'avait aucune idée.



VIRGINIA WOOLF A ENCORE FRAPPÉ

J'étais agacé par l'insistance de mon éditeur sur le nombre de nouvelles que devait comporter ce recueil : sept à mon avis, était un chiffre qui portait malheur ; par ailleurs c'était des nouvelles qu'on dit « maigres », le nombre de pages était loin de remplir un recueil décent. Je lui suggérai quelques poèmes composés dans ma jeunesse ; il les refusa poliment, prétextant qu'un recueil de nouvelles ne comporte en principe que des nouvelles. Et des illustrations ? Quelques-uns de mes vieux dessins traî-

naient dans mes tiroirs, ils étoufferaient bien le recueil surtout si on découpait les bandes dessinées en petits carrés que nous ferions agrandir pour qu'ils puissent remplir chacun une pleine page. Ce qui réduirait considérablement mon travail. Mon éditeur me signala que mes dessins étaient démodés, alors qu'il attendait tout de mon génie littéraire. J'avais déjà raté plus d'un roman, j'insistai, et puis je n'avais aucune idée de nouvelle, c'est tout. Nous rattachâmes en termes polis. Je n'avais pas eu la moindre idée de nouvelle depuis un an, celles que je lui avais refilées lors de la signature du contrat étaient des pages que j'avais arrachées à des vieux numéros de « Hara-Kiri » dont je ne me souvenais ni du sujet ni du titre, peut-être de ces choses qu'on écrit à la hâte pour boucler une fin de mois en manque de marijuana. Début juillet, je rencontrai mon éditeur dans une boîte d'homos de notre quartier. Nous nous retrouvâmes dansant face à face sur un air de twist. Mon éditeur est plus grand que moi, il ressemble à Sylvester Stallone.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Je te croyais en train d'écrire la nouvelle.

— Quelle nouvelle ?

— La dernière nouvelle de ton bouquin. Si je ne la consigne pas à l'imprimeur dans la première quinzaine de juillet, ensuite c'est les vacances, c'est râté pour octobre et l'année prochaine toutes mes dates sont prises !

Nous allâmes au bar boire deux bières en boîte. Venus dragner séparément, cette rencontre nous

incommodait l'un et l'autre, surtout avec cette histoire de nouvelle.

— Tu n'as pas une idée de nouvelle ? Je lui demandai. Il parut perplexe. Je lui passai mon joint sur lequel il se concentra. Il finit par exprimer sa sagesse profonde :

— N'importe quelle idée est bonne pour une nouvelle.

— Quand on s'entend dire des choses pareilles par un éditeur ! m'écriai-je, bien que dans mon for intérieur je pensais la même chose. Mais l'idée lui plaisait, il insista :

— Un auteur et un éditeur qui se retrouvent par hasard dans une boîte, tu peux démarrer par là.

— Qu'est-ce qui peut nous arriver ? Rentrer ensemble ? On se connaît depuis trop longtemps.

— Et si je te tuais parce que tu n'as pas écrit ta nouvelle, ce n'est pas un sujet de nouvelle ?

— Mais alors, qui écrirait la nouvelle ?

— Moi !

Je déteste l'humour de Jean-Pierré. Il était trois heures et demie du matin et il ne restait guère de dringables. Trois ou quatre intellectuels, séduits par notre bavardage, ne décollaient pas leurs coudes du bar. A l'étage au-dessus, une dizaine d'analphabètes s'entresuçaient les moustaches dans le noir.

— C'est hideux ici.

— Tu rentres à Anvers ? Moi à Blanche.

— On prend un dernier verre à mi-chemin, place Pigalle.

Nous descendîmes les escaliers qui mènent à l'entrée.

Le portier n'était pas là. Nous lui laissâmes sur le comptoir du vestiaire nos numéros avec deux pièces de dix francs et nous récupérâmes sur les cintres nos blousons en cuir. Nous nous enveloppâmes avec, craignant la rosée parisienne qui guette la gorge délicate des noctambules. La porte d'entrée était fermée.

— Le portier a dû s'absenter faire une passe.

— Ce n'est pas une raison pour verrouiller la porte.

— Il est le responsable d'une douzaine de blousons de cuir, une vraie fortune.

Au fond de mon blouson je trouvai deux joints de roulés. On en alluma un chacun pour dissiper l'odeur des poppers.

— Tu sais, je parle sérieusement. J'ai besoin de cette nouvelle. Il y va de l'avenir de ma maison d'édition, exagéra-t-il. Tu es ma Virginia Woolf. Tu me la lis au téléphone pendant le week-end, ou bien tu me la laisses au répondeur automatique.

— Je t'ai dit que je n'ai pas d'idée de nouvelle, Jean-Pierre, n'insiste pas !

Dehors on frappait à la porte de tous ses poings.

— C'est fermé ! nous criâmes.

— Mais où diable est passé le portier ?

Nous remontâmes les escaliers de la boîte. Le barman n'était plus derrière son bar. Je m'adressai à une vieille folle islandaise qui m'a été présentée au

« Flore » nombre de fois, du temps où on était garçons manopratin.

— La porte d'entrée est fermée.

— Et alors ?

— Alors on ne peut pas sortir.

— Pourquoi sortir ? Vous n'aimez pas cet endroit ?

Nous décidâmes de monter chercher le personnel au deuxième étage, où se trouvent les toilettes et la fameuse chambre noire que l'on appelle ici, comme à New York, « The back-room ».

Ni l'un ni l'autre n'avions envie d'aller nous faire peloter par des gens dont on n'arrive même pas à distinguer la couleur de la perruque, surtout dans une période où nous étions assez inquiets par la publicité que l'on faisait aux maladies dites de transmission sexuelle.

— Ils enferment les clients dans la boîte pour aller se faire sucer au deuxième étage !

— Ils pourraient y aller à tour de rôle !

Nous montâmes l'escalier du deuxième étage.

— Vas voir dans le back-room, me dit Jean-Pierre, moi je vais dans les toilettes.

Nous nous séparâmes sur le hall du deuxième étage. Je m'aventurai dans le back-room, évitant de toucher la masse humaine aux multiples mains rapaces.

— Est-ce que le portier ou le barman se trouvent dans cette pièce ? répétais-je plusieurs fois à voix très haute. Silence, à par quelques sons répugnants comme des bruits de chaîne et des flocc-floc d'encu-

lade. J'allai rejoindre Jean-Pierre dans les toilettes. Il se tenait debout contre le mur. Il avait un couteau de cuisine à la main. Ses avant-bras étaient trempés de sang. Ses genoux flanchaient, il était sur le point de tourner de l'œil. J'ai eu le bon réflexe de le gifler. Il se remit si vite qu'il me rendit la gifle, m'embourbant le visage de sang. Le barman était assis dans la cuvette des cabinets, les pantalons baisés, la tête penchée en arrière. D'une large plaie qui lui traversait la gorge un flot saccadé de sang tombait en cascade dans la cuvette entre ses jambes. Je n'aurais jamais pensé qu'un barman puisse contenir autant d'hémoglobine. Je sentis ma vue se noircir ; cette fois-ci ce fut Jean-Pierre qui vint à mon secours, me traînant par les aisselles jusqu'à l'évier où il me plongea la tête sous le jet d'eau froide. La folle islandaise rentra dans les toilettes. Elle se mit à pousser des cris de folle. Jean-Pierre, essayant de la calmer, ne réussit qu'à lui tacher la chemise de sang.

A genoux, elle suppliait :

— Pitié ! Pitié ! Je suis père de famille !

Attiré par le folklore, ceux du back-room vinrent se joindre à la fête. Elles hurlaient, s'empifrant de poppers. Le spectacle qui leur faisait le plus peur c'était pas le barman trucidé mais nous deux, qu'ils prenaient de toute évidence pour les assassins. L'une d'elles enveloppa le couteau dans son foulard de soie pour garder les empreintes digitales ; les masos offrirent leurs chaînes pour nous attacher, bien qu'aucun d'entre eux osait trop nous approcher.

— Nous sommes innocents, bégaya Jean-Pierre

avec assez de calme, si vous nous soupçonnez du crime enfermez-nous dans le back-room en attendant l'arrivée de la police.

— Vous en avez marre de nos gueules ? lança l'une.

— C'est réciproque, je crois, répondit Jean-Pierre.

— Mesurez vos mots, Monsieur ! N'oubliez pas que vous êtes passible de la guillotine ! La folle islandaise laissait déjà entendre avoir été témoin du crime ; elle jurait avoir été menacée par Jean-Pierre le couteau à la main. On nous poussa de la pointe des doigts vers le back-room, les plus méchantes nous crachèrent au passage, bien qu'une samaritaine alla au bar nous chercher deux bières avant de nous enfermer à clé. Leur problème était d'arriver à prévenir la police sans alerter les voisins ; les fils du téléphone étaient arrachés, la porte d'entrée solidement fermée et la seule fenêtre, justement celle du back-room, se trouvait au deuxième étage. Ils nous interdirent d'appeler les voisins sous peine d'aggraver sérieusement notre cas. Ils avaient plus peur des voisins que de la police. Ils pensaient avec raison que n'importe quel gamin possédant un Kodak aurait pu faire fortune à la sortie de ce bal macabre. Nous constatâmes que la porte du back-room ouvrait à l'extérieur et la serrure ne tenait qu'à une vis branlante. Jean-Pierre qui est assez fort, pourrait, le moment venu, la faire sauter d'un coup d'épée. Nous écartâmes les volets et la lumière de la lune éclaira la pièce que nous n'avions connue que dans

le noir absolu. C'était un cube de cinq mètres de côté. Disséminés sur un sol luisant de foudre traînaient des boîtes de bière, un godemiché, un imperméable.

— Qu'est-ce qui les fait éjaculer tellement ? se demanda Jean-Pierre à voix haute.

— Pourquoi est-ce que tu as pris le couteau dans la main ?

— Je ne sais pas, un réflexe. Il avait le couteau enfoncé dans la poitrine ; j'ai dû penser que ça le soulagerait ou, qui sait, que ça lui rendrait la vie.

— Un réflexe d'intellectuel ! Va expliquer ça aux flics !

— Tu penses que c'est l'assassin qui a fermé la porte d'entrée ?

— C'est impossible. Nous avons été les premiers à nous apercevoir que nous étions enfermés.

— Est-ce que quand nous sommes sortis le barman était toujours derrière le bar ?

— Nous l'avons payé en partant.

— Combien de temps avons-nous passé en bas ?

— Le temps de fumer un joint en parlant de Virginia Woolf. Ça a pu durer au moins quatre minutes ! Il avait eu tout le temps de perpétrer le crime.

Mais après une boucherie patelle, l'assassin aurait dû être taché de sang. Jean-Pierre alla chercher l'imperméable qui traînait par terre et il l'exposa à la lumière de la lune qui arrivait par la fenêtre.

L'imperméable était noir de sang. L'assassin est forcément l'un de ceux qui se trouvaient dans le back-room quand nous avons découvert le corps. Nous les

passâmes tous en revue dans notre mémoire. Nous n'osions pas deviner un assassin caché sous l'enveloppe d'un de ces êtres sans caractère qui n'osent communiquer qu'à quatre heures du matin, déguisés et dans une chambre obscure.

— Il faut un sacré sang-froid !

— Des nerfs d'acier !

— Mais pourquoi ne s'est-il pas enfui ?

— Parce qu'il a trouvé la porte fermée, c'est évident.

— Mais qui a fermé la porte ?

— Le portier. Il ne se trouve nulle part à l'intérieur, il n'a pu partir qu'avant le crime. Il s'agit peut-être de deux faits sans aucune parenté.

La clôture des folles dans la boîte sentait la plaisanterie, alors que le crime était un vrai crime, même un crime atroce.

— Je soupçonne la vieille islandaise, dit Jean-Pierre d'un ton mystérieux tout en allumant une cigarette.

— Pourtant, il est le seul à avoir un alibi. Souviens-toi qu'il était accoudé au bar quand nous sommes remontés dans la boîte ; c'est nous qui lui avons annoncé que la porte était fermée.

— Justement. Sans ça, il serait parti tranquillement !

— Et il l'aurait tué pendant que nous bavardions à l'entrée ?

— Le crime a été commis à toute vitesse. La folle islandaise a du suivre le barman au deuxième étage, qui était monté faire ses besoins, juste avant notre

départ. Il était assis et avec les pantalons baissés, c'est une position où l'on se trouve sans défense. L'Islandais l'égorge facilement, ensuite il lui enfonce le couteau dans la poitrine. Il se lave les mains après avoir laissé tomber l'imperméable dans le back-room et il redescend au bar, là où nous l'avons trouvé.

— Ensuite c'était simple de remonter aux toilettes et nous trouver près du cadavre !

— C'est un détraqué, mais il a été diabolique.
— Un de ces marginaux qui voient Satan dans chaque homosexuel. Mais pourquoi le barman ? De nous tous, le barman était le seul à échapper à toute idée diabolique, il n'était qu'un barman. Mais le barman n'était peut-être pas n'importe quel barman.

— Tu le connaissais depuis longtemps ?

— Depuis des années, mais seulement de vue. Je crois me souvenir qu'il y a vingt ans il était barman à La Pergola. Mais il était très discret, il disait à peine bonjour.

— Je le connaissais très bien, murmura Jean-Pierre.

Cette déclaration me surprit. Jean-Pierre était assis sur le rebord de la fenêtre ; il tenait sa cigarette entre ses lèvres sans en tirer une bouffée. La fumée semblait immobile dans la lumière de la lune. Ce calme me parut irréel. Après tout, je rêvais peut-être.

— Jean-Pierre, est-ce que tu n'aurais pas, je veux dire, tu n'aurais pas perdu la tête l'espace d'un

instant et... est-ce que tu ne l'aurais pas TUE ?
— Non, dit Jean-Pierre, mais j'aurais dû. J'aurais dû le tuer depuis longtemps.

Le ton sur lequel il dit ça me fit courir un frisson dans le dos. Dans une boîte comme celle-ci ; continua-t-il, tous les clients ont quelque chose à cacher, il suffit de trouver quoi.

— Jean-Pierre, je suis navré d'avoir pensé que... je veux dire...

— Je t'en prie, trancha-t-il. Moi-même j'ai cru être l'assassin l'espace d'un éclair. On n'imagine pas à quel point on peut haïr un maître-chanteur. J'avais rendez-vous ce soir avec lui, il m'exigeait une somme d'argent tout à fait au-dessus de mes possibilités, à moins de mettre au clou ma maison d'édition. Ce soir je suis venu dans l'intention de lui demander un délai d'une semaine, le temps de demander un emprunt à la banque, mais il fut inflexible. Demain il aurait fait publics quelques documents me concernant, des documents qui m'auraient discrédité aux yeux de tout le monde. Ma curiosité fut piquée au vif.

— Jean-Pierre, je te jure que je ne le répéterai jamais, mais qu'est-ce que tu as à cacher de si important ?

— J'ai tué un homme.

J'osai demander :

— C'était qui ?

— Un barman.

Je me demandais s'il s'agissait d'une plaisanterie.

— Combien de barman as-tu descendus de ta vie ?

— Un seul. J'avais quinze ans. Par l'émotion de sa voix j'ai compris qu'avec mes questions on ne peut plus indiscrètes j'avais remué une grande douleur endormie, je préférerai me taire.

On entendit un hurlement derrière la porte. Nous nous précipitâmes regarder, moi par le trou de la serrure et Jean-Pierre, qui est plus grand, par une fente sur la porte. L'entrée des toilettes se trouve juste en face de la nôtre, donnant sur le même hall qui surplombe l'escalier. Quatre folles, le torse nu, traînaient une des leurs par les pieds. Il se débattait tant qu'il pouvait malgré les chaînes qui lui tenaient solidement liés les poignets et les chevilles. C'était l'Islandais !

— Ils l'ont découvert par eux-mêmes que c'était lui l'assassin...

— Il faut les arrêter ! s'exclama Jean-Pierre.

Je le retins de défoncer la porte.

— Prions plutôt pour qu'ils nous oublient !

L'Islandais, vite égorgé, fut jeté dans les cabinets en compagnie du barman, hors de notre regard. Je me sentis mal, je courus à l'air frais de la fenêtre. Deux grandes voitures noires se garaient en même temps dans la rue. Quatre hommes sortirent de chacune.

— Jean-Pierre, voici la police !

— Ce n'est pas possible, la police ne porte pas des masques !

Et quels masques !

Confectionnés en plumes de toutes les couleurs.

— On dirait une troupe de music-hall.

— Mais qui sont-ils ?

— C'est peut-être simplement une locomotive qui ne trouve plus de boîte ouverte dans Paris. Mais il avaient la clef.

— Je t'avais dit que la porte d'entrée fermée et le meurtre du barman n'avaient aucun rapport.

— Ce n'est pas possible !

— On le saura bientôt !

Nous allâmes à la porte du back-room regarder ce qui se passait dans les toilettes. Les assassins de l'Islandais, à genoux, murmuraient une prière.

— Une secte ?

A l'instant le crépitement d'une mitrailleuse les fit sursauter. Nous aussi. Ils eurent le même réflexe que nous : se tenir par les épaules.

Deux femmes nues portant des masques de plumes (des indiennes ?) et des mitraillettes légères firent irruption dans les toilettes.

— Pour la libération des lesbiennes cubaines ! lança l'une avant que l'autre mitraille les folles à genoux qui s'écroulèrent les unes sur les autres comme des poupées. Heureusement pour nous, les lesbiennes cubaines ne soupçonnèrent pas l'existence du back-room derrière notre porte qu'elles ont dû prendre pour celle d'un débarras. Nous allâmes à la fenêtre pour voir nos huit visiteurs sortir de la boîte, tous en imperméable et avec leurs masques en plumes. A leur façon d'ouvrir et refermer les portières des voitures nous reconnûmes des mouvements typiques de femmes. Les deux voitures dématrèrent en trombe. Quelques fenêtres s'allumaient dans

l'immeuble en face. Jean-Pierre se lança de tout son poids contre la porte du back-room qui céda si facilement qu'il se retrouva par terre sur la porte arrachée de ses gonds. Il poussa un cri de douleur ; il s'était luxé le petit doigt de la main gauche. Nous dévalâmes les escaliers. Au premier étage il se trouvait sept autres anciens clients de la boîte disséminés sur les tables et dans la piste de danse, un onzième barrait l'escalier de l'entrée que nous enjambâmes. La porte était grande ouverte. Nous remontâmes la rue Pigalle. Le jour se levait. Dans le coin, le seul bar d'ouvert était « La Nuit ». Quelques travestis du tiers monde bavardaient avec leurs maquereaux des bas pays. Nous nous assîmes à une table au fond de la salle et nous commandâmes une bouteille de Veuve-Clicquot, comme on vit qu'on faisait aux autres tables.

— Des femmes ? Des lesbiennes cubaines ! Vu leur situation, on comprend bien qu'elles soient fanatisées, mais de là à s'attaquer à une boîte d'homosexuels à Pigalle... ça n'avait aucun sens. Rien dans cette histoire ne collait à une logique quelconque. On avait beau la regarder dans tous les sens, le puzzle restait obstinément incomplet. Pendant le premier acte nous avons bavardé au vestiaire, pendant le deuxième nous avons réfléchi au back-room. En effet, que connaissons-nous de la véritable intrigue ? Jean-Pierre alla téléphoner à « France-Soir » où il avait des relations. Il revint à table souriant de toutes ses dents.

— Personne ne comprend rien. Ils attribuent

tous les crimes à la bande de lesbiennes, même ceux du barman et de l'Islandais.

— Mais qui sont-elles ?

— C'est là où nous n'avons pas été très fins : c'est des travestis !

— Mais pourquoi milirent-elles pour les lesbiennes ?

— Enfin, ça se comprend, si on le voit du point de vue cubain. Ils veulent que tous les homos pratiquent l'ablation du sexe.

— C'est commode ! Il faudrait Dieu !

— En effet. Qui les manipule ?

— Et les quatre folles qui ont tué l'Islandais sous nos yeux, n'étaient-elles pas moins fanatisées ?

— Une guerre entre hommes, comme d'habitude.

— Une guerre tribale.

— Mais le barman ? Qui a tué le barman ?

Jean-Pierre trempa son croissant dans sa coupe de champagne, tenant son petit doigt luxé en l'air.

— C'était lui ou ma maison d'édition.

Nous allumâmes un dernier joint.

— Et l'imperméable taché de sang ?

— Je l'ai laissé là tôt dans la nuit.

— Donc c'est un crime prémédité ! Et c'est toi qui a fermé la porte d'entrée ?

— Non. Ça ne peut-être que le portier.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il est peut-être le complice des lesbiennes cubaines.

— Je ne crois pas à un mot de ton histoire. Jean-Pierre es-tu sûr de l'avoir tué le barman ?

- Il rougit :
- Ça ne te paraît pas une bonne idée, de nouvelle ?
 - Ne compte pas sur moi ! Je suis ton complice ! Je ne veux pas finir mes jours à Clairvaux !
 - Imagine l'œuvre littéraire que nous pourrions accomplir en prison !
 - « La Nuit » fermait Place Pigalle, la vieille gitane de toujours vendait ses roses. Jean-Pierre m'offrit une rose rouge, je lui en offris une blanche.
 - Il fait trop beau pour aller dormir.
 - Si on allait passer la matinée à la piscine Deligny ?
 - Mais est-ce que ça drague ?
 - Il faut se lever tôt pour draguer les enfants des tués de la veille.
 - C'est une phrase de Fassbinder ?
 - Non, de Khomeini.
 - Tu es insupportable quand tu joues l'intellectuel, Jean-Pierre.
 - On va se louer des maillots de bain.
- Nous descendîmes Paris vers la Seine, traînant nos blousons de cuir dans le caniveau, chacun sa rose à l'oreille.

Juillet 83.

TABLE DES MATIÈRES

Quoi ? Zob ! Zut ! Love !	7
La mort d'un phoque	17
Le travesti et le corbeau	29
La baraka.....	41
La déification de Jean-Rémy de la Salle	53
La césarienne	65
Virginia Woolf a encore frappé	77
	93

NOTA SOBRE LA TRADUCCIÓN

¿A qué serie pertenece el texto de Eva Perón, escrito en francés? A la literatura argentina, toda vez que en la traducción al español se proceda con la lógica que gobierna toda la pieza teatral: travestirla de lengua rioplatense. Así, travestido de argentino, el texto integrará la serie que va de "El simulacro" de Borges hasta "Esa mujer" de Walsh, de "Eva Perón en la hoguera" de Lamborghini hasta "El cadáver de la Nación" de Perlongher, de "La señora muerta" de Viñas hasta "El único privilegiado" de Fresán, del guión de José Pablo Feinman (*Eva Perón*) a las novelas de Mario Szychman (*A las 20.25 la Señora entró en la inmortalidad*), de Abel Posse (*La pasión según Eva*), de Guillermo Saccomano (*Roberto y Eva. Historias de un amor argentino*) o de Tomás Eloy Martínez (*Santa Evita*).

Confieso que a menudo, al traducir *Eva Perón*, sentí que Copi no había pensado la obra en francés sino en argentino, que un rumor de imágenes y voces argentinas lo frecuentaron y que para librarse de esos fantasmas demasiado urgentes los conjuró en otra lengua. Pero acaso se trata de una ilusión. Porque cuando hablaban las mujeres de Copi yo volvía a oír traducidos los giros y los tonos de mi madre, una mujer de clase obrera que vivía en los suburbios y era una adolescente en los años '50.

Jorge Monteleone

Eva Perón

en escena

Título original: Eva Perón
Traducción de Jorge Monteleone

Editores:
Edgardo Russo y Fabián Lebeglik

Diseño de cubierta e interiores:
Eduardo Stupía y Pablo Hernández

© Christian Bourgois, 1969
© Adriana Hidalgo editora S.A., 2000
Córdoba 836 - P. 13 - Of. 1301
(1054) Buenos Aires
e-mail: ahidalgo@infovia.com.ar

ISBN: 987-9396-30-8

Hecho el depósito que indica la ley 11.723

Impreso por
Grafnor s.a. - Lamadrid 1576 - Villa Ballester
En el mes de Abril de 2000

Impreso en Argentina
Printed in Argentina

Prohibida la reproducción parcial o total sin permiso escrito
de la editorial. Todos los derechos reservados.

DATOS BIOGRÁFICOS DEL AUTOR

1939: Nace el 22 de noviembre en Buenos Aires. Su verdadero nombre es Raúl Natalio Roque Damonte. El sobrenombre Copi se lo puso su abuela. Hijo de Raúl Damonte Taborda, político y periodista y de China Botana, hija de Natalio Botana, director del diario *Crítica*.

1945: Desde la muerte de su abuelo en 1941, comenzó una fuerte disputa familiar que incluyó todo tipo de intrigas por el control del diario. La llegada de Perón al poder condujo a la familia al exilio, primero en Montevideo y luego en París, donde Copi fue escolarizado y aprendió el francés.

1955: La familia, económicamente arruinada, regresa a la Argentina. Copi comienza a

Copi →
nació el 22/11/39
40 G.
Copi
Argentina

publicar sus dibujos, primero en el diario *Resistencia Popular* y luego en la revista *Tía Vicenta*. También escribió sus dos primeras piezas de teatro: *El General Poder* y *Un ángel para la señora Lisca*.

1960: Se estrena *Un ángel para la señora Lisca* en Buenos Aires.

1962: Copi vuelve a París. Para subsistir realiza collages que vende sobre el Pont des Arts, en las terrazas de los cafés de Saint-Germain-des-Prés y en Montparnasse. Poco después conoce a Jean-Jacques Pauvert que publica sus dibujos en la *Revue Bizarre*.

1964: Es contratado por la revista *Le nouvel Observateur*, donde publica su tira semanal *La mujer sentada* hasta principios de los años setenta.

1965: Se publica su primer álbum de dibujos, *Humour secret*.

1966: Primeras piezas de teatro en París y

comienzo de su colaboración con Jorge Lavelli y Jérôme Savary. Con el primero, en el teatro de Bilboquet, en la calle Saint Benoît: *Sainte Geneviève dans sa Baignoire*, con Savary, en una carpa de la Place de l'Éstrapade, en el marco del Festival internacional de U.N.E.F.: *L'Alligator et le Thé* (sainetes o sketches propios del clima de happening de la época). Se publica su segundo álbum de dibujos: *Les Poulets n'ont pas de Chaise*.

1968: Estrena *La Journée d'une Rêveuse* en el Teatro de Lutecia, con puesta en escena de Lavelli y la actuación de Emanuelle Riva en el papel de Jeanne. Participa de las revueltas estudiantiles durante el mayo francés, principalmente en la toma del pabellón argentino de la Ciudad Universitaria.

1970: El 2 de marzo se estrena *Eva Perón* en el teatro de l'Épée de Bois, con el Grupo TSE, puesta en escena de Alfredo Arias, escenografía de Roberto Plate, vestuario de Juan Stoppani y las actuaciones de

Facundo Bo, Marucha Bo, Philippe Bruneau, Jean-Claude Drouot, y Michèle Moreti. Los críticos armaron un escándalo, en particular el del diario *Le Figaro* que la llamó "pesadilla carnavalesca" y "mascarada macabrá". La pieza tiene un enorme éxito y sufre un atentado terrorista durante una representación. No hay heridos pero el teatro queda muy dañado. La obra sigue en cartel aunque con custodia policial. Desde entonces, Copi tuvo prohibida su entrada a la Argentina hasta 1984.

1971: Estrena *L'Homosexuel ou la Difficulté des'Exprimer* en el teatro de la Ciudad Universitaria, donde Copi forma parte del elenco bajo la dirección de Lavelli.

1972: Comienza a publicar sus dibujos en la revista *Hara-Kiri* y en el semanario *Charlie Hebdo*.

1973: Se estrena *Les Quatre Jumelles* en el Palacio, participando del Festival de Otoño, con puesta en escena de Jorge

Lavelli. Publica su primera novela, *L'uruguayen*.

1974: Presenta su monólogo *Loretta Strong* en el Teatro de la Gaité Montparnasse. Esta pieza será interpretada por Copi en varios países, con diferentes puestas en escena, vestuarios y escenografías, hasta 1980. Trabaja con Jérôme Savary y Magic Circus en *Goodbye Mr. Freud*. En este espectáculo Micheline Presle interpreta canciones escritas por Copi.

1975: Estrena *La Pyramide* en el Palacio. Copi indica que casi todos los personajes de esta obra deben ser interpretados por transexuales. Esto no resulta posible debido a problemas suscitados en los ensayos.

1976: Copi es invitado a presentar *Loretta Strong* en Nueva York, con motivo del bicentenario de la Independencia norteamericana. Luego lleva la obra a Baltimore donde sufre la fractura de una pierna. Durante su convalecencia en

New Hampshire escribe su segunda novela, *Le bal des folles*.

1977: Publicación de su segunda novela.

1978: Se estrena *La Coupe du Monde*, pieza corta cuya acción tiene lugar durante el campeonato mundial de fútbol que se juega en la Argentina. Un diario argentino escribe: "Copi denigra nuevamente a su patria". En el Festival de la Rochelle Jérôme Savary monta la pieza *La sombra de Wenceslao*, escrita en español, en la tradición del género gauchesco. Se publica *Une langouste pour deux*, cuentos.

1979: Aparece su tercera novela, *La vida es un tango*, escrita en español. Interpreta *Loretta Strong* en España e Italia. En Roma dirige *Les Quatre Jumelles*. Se publica la novela *La Cité des Rats*, aparecida previamente en *Hara-Kiri* en forma de folletín. Colabora en el diario *Libération* como dibujante y crea un personaje llamado *Libérette*, un tran-

sexual que causa revuelo en el interior del diario.

1980: Interpreta el papel de Madame en *Las criadas*, de Genet, acompañado por Adriana Asti, con producción del Teatro Stabile de Torino y dirección de Mario Misirolli. Con esta obra sale en gira recorriendo casi toda Italia. A su vuelta escribe *Cachafaz*, en español, en el mismo estilo gauchesco de *Wenceslao*.

1981: Estreno de *La Tour de la Défense* en el Teatro Fontaine, con Bernadette Laffon, Pierre Clementi y Jean-Pierre Kalfon en los papeles principales.

1982: Publicación de la novela *La Guerre des Pédés*, aparecida también en forma de folletín en *Hara-Kiri*.

1983: Aparece el libro de relatos *Virginia Woolf a encore frappé*. En el Festival de Otoño pone en escena *Le Frigo* donde él mismo interpreta varios personajes. Vuelve a dibujar para *Libération*, en este caso su

personaje es *Kang*, un canguro sumamente gentil.

1984: Alfredo Arias produce una adaptación teatral de la tira cómica de Copi *La mujer sentada*, con la que Marilú Marini obtiene el reconocimiento de la crítica por su caracterización. Copi realiza una serie de lecturas de su última pieza *Les Escaliers du Sacré-Coeur* en el Teatro de la Bastilla. Publica regularmente sus dibujos en *Gay Pied*.

1985: En el Festival de Avignon, Jorge Lavelli presenta *La Nuit de Madame Lucienne*, con María Casares y Françoise Brion en los papeles principales. Copi escribe *Une Visite Inopportune* que será montada por Lavelli en el Teatro de la Colina un mes después de la muerte de Copi y resulta nominada para el Premio Molière. Michel Duchosoy interpreta a Cyrille y Judith Magre a Regina Morte. Tiempo después será representada por todo el mundo y traducida a varias lenguas.

1987: Escribe su última novela, *L'internationale argentine* que será publicada en 1988.

El 11 de diciembre Copi gana el Premio de la Ville de Paris al mejor autor dramático. El 14 de diciembre muere de sida.